



N°

Vol.

Comp.

Tabl.



Bibliothèque publique  
de Neuchâtel.

2.001. 3 2.4

BPU NEUCHATEL



32000 001014861



2QP 461

A consalter sur  
place



# **CONTES**

## **JOYEUX ET BOUFFONS,**

TRADUITS ET IMITÉS DE L'ITALIEN,

PAR

**CH. L. BOREL,**

Maître de langues, à Neuchâtel.

---

**TOME PREMIER.**

---

**NEUCHÂTEL,**

**IMPRIMERIE DE PETITPIERRE.**

—  
**1856.**



N<sup>o</sup>

7058

2 Vol.

Comp.

61.

Tabl.

4.

2

25



Bibliothèque publique  
de Neuchâtel.



25  
**CONTES**

**JOYEUX ET BOUFFONS.**



# **CONTES**

## **JOYEUX ET BOUFFONS,**

**TRADUITS ET IMITÉS DE L'ITALIEN,**

**PAR**

**CH. L. BOREL,**

**Maître de langues, à Neuchâtel.**

---

**TOME PREMIER.**

---

**NEUCHÂTEL,**

**IMPRIMERIE DE PETITPIERRE.**

—  
**1856.**



# CONTES

## JOYEUX ET BOUFFONS.



### LES RATS.

Du temps qu'Améric Vespuce, ou plutôt Christophe Colomb découvrit un nouveau monde, un marchand de Florence, nommé Ansalde des Ormans, forma le dessein de tenter la fortune dans les parties récemment découvertes de l'occident. Après plusieurs voyages assez heureux, il voulut en entreprendre un dernier; mais à peine fut-il arrivé à la hauteur de Cadix, qu'un vent furieux l'écarta de sa route, et l'obligea de



relâcher dans une île nommée Canarie. A la nouvelle de son arrivée, le roi se transporta à son bord, et après s'être informé du sujet de son voyage, l'invita à dîner. Ansalde s'étant rendu au palais, après s'être mis à table, remarqua, non sans surprise, que plusieurs pages se tenaient autour du roi, armés de longues baguettes semblables à celles des grands pénitenciers. Il n'en comprit pas d'abord l'usage, mais il en reconnut bientôt la nécessité; car

Moins pressé, moins nombreux est le peuple des ombres  
Qu'accueille l'Achéron sur ses rivages sombres;  
Et des lâches Persans et des Grecs valeureux,  
Les bataillons mêlés sur le terrain poudreux  
Ne peindraient qu'en petit la cohue effroyable  
Des êtres qui soudain assiégèrent la table.

En effet on vit surgir, comme

par magie, de tous les coins de la salle, un si grand nombre de rats, qu'Ansalde en avait jusque sur ses genoux. En vain les pages jouaient-ils des baguettes pour défendre les plats, ces animaux n'en semblaient que plus acharnés sur leur proie; aussi le marchand fut-il privé de son dîner. Cependant, décidé à ne pas mourir de faim pour complaire à ces parasites, il courut à son vaisseau, et reparut bientôt avec deux chats, l'un mâle et l'autre femelle; puis il pria le roi de faire servir une seconde fois. Dès que l'odeur des mets eut embaumé l'appartement, la procession recommença de plus belle; mais nos deux chats ne laissèrent pas long-temps



les rats maîtres de la place, et sans trop s'amuser avec eux, ils en firent un carnage terrible, et relancèrent les autres dans leurs trous. Ansalde pria alors le roi de bien vouloir accepter ces bonnes bêtes. Le monarque, qui regardait ces animaux comme un vrai présent du ciel, voulut récompenser le marchand d'une manière digne de lui. Il fit charger son vaisseau des productions de l'île, lui donna de l'or, de l'argent et des pierreries; de telle sorte qu'il le renvoya dans sa patrie comblé de richesses.

Un soir qu'Ansalde racontait cette aventure à ses amis, l'un d'eux, nommé Joconde Phiphante, prit la résolution de se rendre se-

crètement à l'île de Canarie. Il vendit à cet effet une belle propriété qu'il avait au val d'Elsa, acheta des bagues, des ceintures et autres objets de grand prix, il arma un vaisseau, et après avoir fait courir le bruit qu'il allait en Terre-Sainte, il leva l'ancre. Arrivé à Canarie, il se présenta chez le roi, et le pria d'accepter toute la cargaison de son navire, comptant qu'elle lui rapporterait encore plus que les chats d'Ansalde. Le roi n'eut garde de refuser; mais ne voulant point lui céder en générosité, il songea à ce qu'il pourrait lui offrir en retour. Il ne trouva rien dans son île, ni dans son palais, qui eût plus de prix que ses



chats: c'est pourquoi il lui en envoya un des plus mignons, provenant de ceux de sirè Ansalde. Jonconde crut que ce n'était que le prélude des millions qui allaient arriver; mais après avoir attendu quelques semaines, ne recevant plus rien, il pensa que le roi s'était moqué de lui, ou qu'Ansalde l'avait trompé. A la fin il fallut songer à se remettre en mer, et le pauvre homme s'en revint à Florence sans le sou, maudissant à la fois les rats, le roi de Canarie, messire Ansalde et ses matous. Cependant il avait tort; car ce bon roi, en lui donnant un chat, ne s'en était privé qu'à regret, comme d'une chose qui, à ses yeux, était

bien au-dessus de tous les trésors de ses états.



### L'ÉPREUVE. <sup>(1)</sup>

Parmi les épreuves que St Philippe Néri faisait subir à ses disciples, il n'y en avait point de plus fortes que celles qui tendaient à dompter leur orgueil, et à leur inspirer de l'humilité. Il avait recours à différens moyens pour parvenir à son but. On le vit les affubler d'un habit écarlate, leur charger la tête d'un vaste chapeau, leur garnir le

(1) Cette nouvelle et les deux suivantes furent récitées par un enfant lors de la fête patronale du saint.



menton d'épaisses moustaches, et après leur avoir passé une escopette en bandoulière, leur ordonner de traverser la ville dans ce grotesque accoutrement. Quelquefois, en guise de chapeau, il les couvrait de l'armet de Don Quichotte avec un placard au dos, sur lequel était écrite en grandes lettres quelque étiquette d'apothicaire, telle que celle-ci : MORT AUX RATS. Il les exposait ainsi à la risée du peuple. A d'autres il leur faisait raconter leurs tentations devant la canaille, qui se pâmait de rire et les poursuivait de ses huées. Mais comme il serait impossible de rapporter toutes les épreuves auxquelles il soumettait ses élèves, nous en cite-

rons une seule à laquelle dut se prêter, bon gré mal gré, un jeune Romain d'une famille distinguée, nommé Gentile.

St Philippe avait remarqué en lui un fond d'amour-propre et d'orgueil qui le portait à avoir un peu trop bonne opinion de lui-même, à aimer la flatterie et l'encens, et à craindre à l'excès le ridicule et les railleries de ses semblables, quelque déraisonnable qu'en fût d'ailleurs la cause. Son maître, voulant le guérir de ce défaut, l'appela un dimanche dans sa chambre. Il lui fit endosser une épaisse robe de chambre, bordée d'argent, et autour de laquelle il avait cousu des morceaux de parche-



min garnis de floes de papier, qui ne ressembraient pas mal à des grelots; puis il lui appliqua lui-même une barbe postiche ornée de franges d'or, lui chargea la tête d'un énorme bonnet pointu, et après lui avoir fait chauffer des bottes de postillon pour lui donner l'air d'un courrier, il lui commanda de se rendre à l'église et de remettre au père César un billet de sa part. Gentile, en recevant cet ordre, se crut perdu. C'était tout autant que l'envoyer au supplice. Il aurait bien voulu refuser; mais il n'osait. Cependant il songea à sortir adroitement de ce mauvais pas, et prenant le billet, il fit un détour sans que personne l'aperçût; puis il

entra par derrière dans l'église, remit le billet au père, et disparut comme l'éclair, charmé de s'en être tiré à si bon marché. Mais il avait affaire à un homme qui ne se payait pas de malices. St Philippe, au moment que son disciple était parti, s'était placé à une petite fenêtre qui donnait sur l'église, et avait observé la tactique savante de son malicieux écolier. Dès qu'il fut de retour : « Ah! le beau géomètre, » lui cria St Philippe, « qui ignore que la ligne droite est la plus courte de toutes! Pourquoi as-tu choisi la ligne courbe qui est la plus longue? Mais ce que tu n'as pas fait peut encore se faire, et tu ne m'enseigneras point les mathé-



matiques. Retourne porter ce billet-ci. » A ce nouvel ordre, le jeune homme pâlit et fut près de se trouver mal. Il fallut cependant se décider à exécuter l'injonction du saint. Il s'achemina donc vers le lieu de sa destination. L'église était comble, et il était presque impossible de percer la foule. Les premières personnes, ayant le dos tourné, ne firent d'abord aucune attention à lui; mais à peine eut-il fait six pas, que des chuchoteries se firent entendre de tous côtés. On ne savait ce que c'était. Les uns le prenaient pour un échappé des petites maisons, d'autres pour un singe habillé; enfin après l'avoir bien examiné, on parvint à recon-

naître qu'il appartenait à l'espèce humaine. Cependant il avançait, non comme il aurait voulu, ( car il aurait en cet instant souhaité l'avoir des ailes ), mais en ne gagnant que peu de terrain; puis il voyait l'un sourire, et un autre lui, le montrant au doigt, disait son voisin : « Mais vois donc le bonnet de Mustapha! » — Et cette parole, » disait un troisième, qu'en penses-tu? » — Mais ce qui frappait le plus les regards, c'était cette grande et lourde pe-  
 isse dont la vue seule, dans la maison où l'on était, suffisait pour faire transpirer les spectateurs. Les bandes de parchemin dont elle était garnie, venant effleurer les



passans, produisaient une musique aigre et sifflante, qui écorchait les oreilles et agaçait les dents. Pendant la marche du personnage, l'un se détournait pour ne pas éclater de rire, l'autre pressait son mouchoir sur sa bouche, un troisième essuyait les larmes que cette scène ridicule lui arrachait. Pour lui, la rougeur sur le front et tout en nage sous le poids de son manteau, il eût donné tout au monde pour se trouver à mille lieues de là. Enfin il parvint auprès du père, auquel il remit précipitamment le billet; puis escaladant les bancs, et abrégeant son chemin autant que possible, en quelques sauts il se retrouva près du saint qui l'atten-

dait. « Maintenant tu as fait ton devoir, dit St Philippe, et si l'on veut te blâmer, tu n'as qu'à répondre de ma part, que si les hommes s'accoutumaient à vaincre l'amour qu'ils ont d'eux-mêmes, et à ne point désirer les honneurs, qui ne sont qu'orgueil, vanité et hauteur, nous n'aurions point ici-bas les guerres, les procès, les vengeances et les oppressions qui affligent et désolent l'humanité; et qu'avec un peu d'humilité et de mépris pour la gloire, on éviterait tous ces maux. » Le disciple profita de ces leçons qui redressèrent les fausses idées de son esprit; mais il rougit long-temps de son aventure et eut bien de la peine à ou-



blier la robe fourrée, le bonnet de Mustapha, ainsi que la barbe postiche.

**L'HUMILITÉ.**

St Philippe, en soumettant ses disciples à d'aussi rudes épreuves, ne pensait pas devoir se borner à prêcher la vertu, mais il entendait en donner lui-même l'exemple. Sans cela il n'aurait guère été recommandable; car il est très-facile d'engager les autres à braver l'orage quand on reste à l'abri dans le port. — Je veux donc que vous sachiez que ce qu'il prescrivait en fait d'humilité, il commençait par

l'exécuter lui-même; et si je voulais vous rapporter les différens moyens qu'il employa dans le but de rabattre son amour-propre, je lasserais votre patience. Vieux prêtre qu'il était, aller l'air raide et sérieux, la robe à l'envers, une seule joue rasée, et gambader çà et là, ou se donner tous les airs d'un petit-maitre au milieu de la foule étonnée; lorsque parfois il rencontrait un frère quêteur, lui enfoncer son chapeau sur la tête, et se saisir de sa bouteille qu'il vidait en deux traits à la manière allemande, et faire cent autres folies de cette espèce qui lui attiraient les épithètes d'original, d'hypocrite, de sot et de vieux fou, le



tout en bon français; voilà une partie des moyens qu'il employait. Mais ne pouvant tous les citer, je m'en tiendrai à un seul qui suffira entre mille autres; et le voici.

Le bruit de sa sainteté remplissait tout Rome, tellement qu'il n'y avait ni évêques, ni cardinaux, ni le Pape même qui ne l'envisageassent comme un saint; et en cela ils lui rendaient justice, car il méritait des éloges pour les bonnes œuvres qu'il ne cessait de faire. Or il arriva que deux gentilshommes de Pologne vinrent à Rome, et comme c'est la coutume des voyageurs, ils allèrent visiter les lieux saints. Après avoir vu les merveilles que renferme cette capitale,

ils demandèrent la permission de baiser les pieds du Saint Père, qui était alors Clément VIII. Ils furent bien reçus par le Pape et traités avec distinction, et il n'y eut ni privilèges, ni indulgences, ni autre grâce quelconque qui, sur leur demande, ne leur fut accordée. Le Pontife voulant même aller au-delà de leurs désirs, leur dit en les congédiant: «Messeigneurs, comme je vois que c'est la curiosité qui vous a attirés ici, je veux contribuer à la satisfaire; et pour cela je vous adresserai à un homme unique sous le rapport de l'esprit et de la vertu, avec lequel j'entends vous faire faire connaissance; persuadé que vous en ferez plus de cas que



de tous les édifices les plus somptueux que vous aurez pu voir. Demain je vous enverrai un de mes domestiques qui vous conduira chez lui. Je vous prierai de me rendre compte ensuite du plaisir que vous aurez éprouvé dans sa conversation. » Les gentilshommes remercièrent sa sainteté de son obligeance, et prirent congé.

Cependant le Pape ne voulant point que la visite de ces seigneurs surprît Philippe à l'improviste, lui écrivit une lettre dans laquelle il disait :

« Monsieur Philippe, ayant cru reconnaître en vous une grande vertu jointe à un esprit et une sagesse extraordinaires; et sachant que

vous ne refusez pas d'en faire preuve, quand l'occasion vous en est offerte, nous vous envoyons deux seigneurs Polonais qui sont venus à Rome pour voir ce qu'elle renferme de curieux, et connaître les hommes qui l'habitent; et comme il n'y a personne dont nous fassions plus de cas que de vous, nous n'avons pu permettre qu'ils partissent sans vous avoir vu. Vous aurez donc à nous remercier du beau champ que nous ouvrons à votre gloire; et vous ferez ensorte de les recevoir et de les honorer comme des personnes qui nous sont chères, et auxquelles nous entendons faire plaisir. Nous comptons que vous répondrez à nos dé-



sirs, et que vous montrerez que nous ne nous sommes point trompé dans l'estime que nous avons pour vous, et que nous n'avons rien exagéré dans ce que nous leur avons dit; car nous vous prévenons que nous leur avons parlé fort avantageusement de vous. Après cette visite, nous vous attendons pour nous rendre compte de la manière dont la chose se sera passée; parce que si nous étions peu satisfait de leur rapport, vous ne vous en tireriez pas aussi bien que vous le ferait supposer peut-être l'amitié que nous vous témoignons. Recevez notre bénédiction.»

Philippe, après avoir lu cette lettre, se crut placé dans une fâ-

cheuse position. Il voyait que le St Père mettait en jeu son ambition et exposait son humilité. En effet, quoi de plus propre à exciter la vanité que de se voir passer pour un homme d'une vertu et d'une sagesse distinguée, et d'être visité par deux nobles étrangers, et cela d'après l'ordre du Pontife? Il est certes assez rare de trouver des hommes qui laissent échapper une occasion semblable de satisfaire leur amour-propre, quand la fortune la leur présente sans qu'ils la cherchent, et les invite pour ainsi dire à en profiter. — Quoi qu'il en soit, Philippe était loin de se laisser séduire, et il résolut d'agir de manière que, tandis que le Pape lui



mettait entre les mains un moyen immanquable d'augmenter la bonne opinion qu'on avait de sa sainteté, il en tirât un motif d'humilité et trouvât l'abaissement qu'il désirait. C'est pourquoi, après avoir réfléchi à ce qu'il avait à faire, il se concerta avec un domestique qu'il avait formé lui-même, et ils disposèrent toutes choses pour le cas où les gentilshommes arriveraient. A cet effet ils tirèrent de la bibliothèque les plus gros volumes et les vieux manuscrits reliés en bois ou en parchemin, qu'ils semèrent, les uns ouverts, les autres fermés, sur des chaises, et dont ils entassèrent une partie sur des tables, avec des écriitoires, des plumes et du papier ;

tous ces objets confondus pêle-mêle ; de telle sorte que la chambre ressemblait à un cabinet d'histoire naturelle, ou tout au moins à un bureau de douanes.

Dès que tous les préparatifs furent terminés, ils entendirent heurter à la porte. Le domestique de Philippe avait pris en main un livre, selon l'ordre de son maître. Aussitôt il s'avança avec le livre à moitié fermé, et introduisit les deux étrangers. Philippe, muni d'une énorme paire de lunettes sur le nez, se tenait assis dans un vaste fauteuil près d'un tas de bouquins. A la vue des deux gentilshommes, il mit la plume sur son oreille, comme s'il venait d'écrire, et ra-



menant ses lunettes sur son front, sans bouger de la place et sans les saluer : « Que venez-vous faire ici ? » leur dit-il d'un air presque fâché. Les deux étrangers le saluant avec politesse, lui répondirent que sa sainteté leur avait fait l'honneur de les envoyer auprès de sa paternité pour connaître.... — « Sa sainteté, interrompit Philippe, a du temps de reste et pense peut-être que je n'ai rien à faire. Voyez que d'occupations ! Il faut que je me livre à l'étude et à des choses essentiellement utiles, et il ne me reste point de temps à perdre pour faire et recevoir des visites comme le font les désœuvrés. Toutefois, si vous voulez apprendre quelque

chose de bon, asseyez-vous. Peut-être ne regretterez-vous pas d'être venus chez moi. » — A cet étrange accueil, les gentilshommes restèrent stupéfaits et étourdis ; et ne sachant que répondre, ni n'osant refuser, ils s'assirent sur un petit lit de repos qui était près d'eux, attendant à quoi tout cela aboutirait. Alors Philippe se tournant vers son domestique : « Rouvre le livre, » lui dit-il, « et continue ta leçon. » Le livre avait ce titre, qu'il fit lire pour de bonnes raisons : *Vengeances du bon sens alarmé contre les empiétemens du goût moderne ; ou défense des œuvres inédites de Bertoldin, fils de Bertold et de madame Marcolphe.* Le passage



que lut le domestique traitait de la dure extrémité où se trouva Bertoldin, lorsqu'on voulut le faire monter à cheval pour un voyage de plusieurs jours. Après qu'on l'eut soulevé pour le placer sur la bête, il ne voulut jamais ouvrir les jambes, dans la crainte qu'on ne le fendît en deux, et il les tenait si serrées l'une contre l'autre qu'on eût dit qu'elles ne faisaient qu'une seule pièce. Et comme aucune raison, aucune représentation ne pouvait lui faire changer d'idée, on essaya de l'asseoir tantôt d'un côté, tantôt de l'autre du cheval, mais l'homme tombait toujours; ne pouvant faire mieux, on fut enfin obligé de le placer en travers de

l'animal comme un sac de farine, de manière qu'il se trouva la tête en bas et les jambes en l'air, et fit tout le voyage en pleurant et criant qu'on voulait le mettre en morceaux.—Philippe, l'air sérieux et le menton appuyé sur sa main, écoutait comme s'il se fût agi du plus grand cas de conscience du père Busenbaum, et faisait de temps en temps de grands gestes de surprise. Les deux gentils-hommes ne savaient qu'en penser; toutefois ils ne pouvaient s'empêcher d'éclater de rire de temps en temps. Mais Philippe, comme indigné de leur conduite : « Qu'est-ce donc, s'écria-t-il ? de quoi rit-on ? Ne ferait-on pas mieux d'apporter



plus d'attention? » Et se tournant vers le domestique : « Poursuis ta lecture, » lui dit-il. Celui-ci, continuant de lire, arriva à une nouvelle aventure de Bertoldin, qui voyant son âne le regarder fixement et les oreilles tendues, se douta qu'il jouait auprès de lui le rôle d'espion, et qu'il allait ensuite trompeter par la ville tout ce qu'il entendait : aussi, dans le but de s'assurer de sa discrétion, il prit des ciseaux, et lui coupa les oreilles. Ensuite il en vint au passage où Bertoldin voyant une oie couver ses œufs, la chassa et prit sa place, et cassant les œufs se releva moitié jaune, moitié blanc, et farci de coques, de telle façon que madame

Marcolphe fut obligée de lui faire plusieurs lessives afin de le rendre net. Tandis que le domestique lisait, Philippe l'interrompait de temps à autre pour faire les commentaires les plus singuliers sur le texte, et quelquefois se retournant vers les gentilshommes qui ne savaient plus où ils en étaient, il se plaignait de leur manque d'attention, et de ce qu'ils ne réfléchissaient pas sur ce qu'ils entendaient ; puis se livrant à des digressions à perte de vue, et à des hyperboles à la Lucain, il faisait étalage de ses connaissances en histoire, en astronomie et en physique, et commettait mille bévues, plongeant la Méditerranée dans



l'aurore boréale et rapprochant les éternuemens du syllogisme fourchu avec les antipodes du solstice du printemps. Enfin, pour dernier acte de cette comédie, il tira de sa poche un morceau de pain moisi et une poire flétrie, et les portant successivement à sa bouche, il se mit à les attaquer à belles dents. Les deux gentilshommes, ouvrant de grands yeux, se regardaient l'un l'autre avec surprise, et haussaient les épaules de pitié, jusqu'à ce qu'enfin n'y pouvant plus tenir, ils saisirent un moment favorable, et prirent à la hâte congé de Philippe, (qui riait de tout son cœur). « Maintenant, dit Philippe au domestique, tout est fini, tu peux t'en aller. »

De retour auprès du Pape, les deux étrangers lui racontèrent le bel accueil qu'ils avaient reçu, affirmant que ce devait être quelque plaisant ou quelque fou, et ils furent sur le point de se plaindre à sa sainteté de ce qu'elle les avait envoyés vers un pareil extravagant. Le Pape qui connaissait parfaitement la manière d'agir de Philippe, et ses vertus sublimes cachées sous ces dehors ridicules, quoiqu'un peu fâché d'abord, sentit cependant son estime redoubler pour lui. Aussi s'efforça-t-il de leur mettre en tête que Philippe n'avait point fait cela par bouffonnerie ni par folie, mais bien plutôt par humilité, afin de leur faire perdre la



bonne opinion qu'il leur avait donnée de lui; car il était vraiment surprenant qu'un homme que venaient visiter deux gentilshommes en signe de respect, eût refusé d'une manière si peu commune un si grand honneur, et que, tandis que presque chacun recherche les occasions d'acquérir de la renommée, Philippe, loin de profiter de celle qui s'offrait spontanément à lui, non seulement l'eût dédaignée, mais encore l'eût fait tourner par cet expédient à un résultat tout opposé; de sorte qu'il devait en être d'autant plus estimable à leurs yeux. Mais le Pape eut beau s'efforcer de leur faire goûter ce raisonnement, ils ne purent s'empêcher de re-

garder Philippe comme un fou, et quittèrent sa sainteté avec cette opinion, qu'ils emportèrent dans leur pays.

Cependant le St Père attendait que Philippe obéît à l'ordre qu'il lui avait donné. Le lendemain ce dernier se rendit au palais; mais dès qu'il y eut mis le pied, il trouva un courtisan qui après lui avoir demandé ce qu'il voulait, lui répondit d'un air sévère : « Vous pouvez prendre patience. Le Pape a autre chose à faire qu'à perdre son temps à jaser avec vous. » Philippe lui répondit : « Le pape a toutes les raisons du monde pour me faire faire cette réponse, » et déjà il redescendait l'escalier. Mais il n'eut pas fait deux pas que le même courtisan le



rappelant comme par un nouvel ordre du pontife, le conduisit auprès de sa sainteté. Dès que le Pape le vit : « Vous devez bien nous remercier, lui dit-il, de l'honneur que nous vous avons fait. — St Père, répondit Philippe, je n'ai pas assez d'expressions pour vous témoigner toute ma reconnaissance; mais j'ai été affligé d'une chose, c'est que ces seigneurs n'entendissent pas bien notre langue; car ayant voulu, pour les honorer convenablement, leur faire lire les plus beaux morceaux d'un de nos meilleurs écrivains, ils se montrèrent si étrangers à cette lecture, que je crois qu'ils n'y ont rien compris; de manière que la visite a été un peu froide, et je

crains qu'elle ne les ait que peu satisfaits. » Alors le Pape, lui jetant les bras au cou : « Nous avons su, lui dit-il, tout ce que vous avez fait, et certes vous avez été plus sage que nous. Nous voulions vous faire honneur, mais vous avez mieux entendu votre intérêt. Dieu vous l'aura pardonné; et nous, nous passerons légèrement là-dessus; mais certes nous vous punirons plus tard de cette plaisanterie, et vous pouvez compter que nous vous ferons cardinal. » Philippe sourit, et au moyen de quelques bons mots, détourna la question. Il sortit, laissant le Pape édifié, et plus instruit dans la science de l'humilité qu'il n'aurait pu le devenir par



tous les traités de Bellarmin. Puisse cette nouvelle, chers lecteurs, vous porter à aimer cette vertu, sans laquelle tout est fumée et vaine gloire.

~~~~~

**LE PARFAIT CAPUCIN.**

Depuis plusieurs années Philippe vivait en grande odeur de sainteté, et était renommé de tous côtés par ses belles vertus; ensorte qu'il n'était personne qui ne l'estimât. Quoiqu'il s'efforçât de détruire cette réputation, et de donner de lui une opinion tout opposée, au moyen de manières bizarres et ridicules, néanmoins le public, qui savait que

sous ces dehors se cachaient une rare humilité et des qualités sublimes, concevait pour lui de jour en jour plus de considération et de respect. Aussi était-il recherché par toutes les classes de personnes de Rome, auxquelles il prodiguait des conseils ou des consolations. Dans cet état de choses il arriva que deux frères capucins, l'un jeune et l'autre vieux, vinrent un jour lui faire une visite. Après les avoir reçus avec bonté, comme il en usait avec tout le monde, il eut l'idée d'éprouver leur vertu; mais comme le vieux ne lui paraissait pas un homme propre à l'usage qu'il désirait en faire, il s'avisa de s'en tenir au plus jeune.

— Après un moment de conversa-



tion, voilà que ce dernier se met à cracher du côté de Philippe et effleure son vêtement. Celui-ci qui ne désirait rien de mieux, change de visage aussitôt, et feignant qu'il lui eût craché dessus, l'air sévère et les yeux en feu : « Où as-tu donc  
« été élevé, » lui dit-il, « et pour  
« qui me prends-tu, que tu en  
« agisses ainsi avec moi? N'y avait-  
« il pas assez de place ailleurs, sans  
« venir me cracher presque au vi-  
« sage? Je ne sais ce qui me retient  
« que je ne te chasse d'ici sur le  
« champ, et que je ne te renvoie à  
« l'école apprendre la politesse. »  
Le vieux frère, qui au-dedans de lui-même était scandalisé de la conduite du père Philippe, écoutait

tout cela d'un air sombre, et le regardant de travers, il était sur le point de lui montrer combien lui déplaisait l'étrangeté de ses manières. Cependant le respect le contient. Quant au jeune, loin de se laisser déconcerter, il répondit sans aucune apparence d'émotion : « Mon  
« père, vous avez bien raison, car  
« j'ai bien été, à la vérité, à l'école  
« où l'on enseigne la politesse; mais  
« comme j'ai la tête dure, je puis  
« vous assurer que je n'ai rien re-  
« tenu de tout ce qu'on m'a appris,  
« et vous en avez pu voir la preuve.  
« Mais je veux espérer que vos le-  
« çons me seront utiles, et pour  
« cette fois-ci je vous demande par-  
« don. » Cette réponse charma Phi-



lippe, et son cœur en était ravi. Mais dissimulant sa satisfaction : « Il faut que tu sois un singulier drôle, » lui dit-il, « de prendre la chose en plaisantant, et de te jouer de moi. » Pendant cette mercuriale survint un grand seigneur, des amis de Philippe. Dès que celui-ci l'aperçut : « Vous venez fort à propos, » lui dit-il, « car je veux vous faire entendre la plus belle ariette du monde. Ce bon petit frère est un des premiers chanteurs de Rome, et il a une voix enchanteresse. » Alors tirant d'une armoire je ne sais quelle vieille feuille de musique, il la présenta au frère, en lui disant qu'en honneur de ce gentilhomme il devait

exécuter le morceau de son mieux. Le frère, dont la voix ressemblait à celle d'un chat qui miaule sur les toits, et qui s'entendait en musique comme un aveugle en couleurs, répondit : « Mon père, je crois que vous savez jusqu'où s'étendent mes connaissances musicales, et d'ailleurs il y a plusieurs années que je ne me suis point exercé : toutefois pour vous montrer le respect que j'ai pour votre personne, ainsi que pour ce seigneur, je ne refuserai pas de vous obéir. » Et prenant le papier, il le parcourut de l'œil comme pour en avoir une idée préalable, puis il en vint à l'intonation. Mais il eut à peine chanté deux notes, qu'à



ce cri des plus étranges le gentilhomme ne put s'empêcher de partir d'un éclat de rire. Quant au virtuose, il ne fit nullement semblant d'avoir rien remarqué, et continua le motet en mutilant les croches, faisant chevaucher les notes, dont il confondait les noires avec les blanches, sans s'inquiéter de ré, ni de mi, ni de sol, de sorte que tout allait sur le même ton. Quant aux dièzes et aux bémols, il les exprimait avec tant de justesse, que la feuille elle-même semblait tressaillir d'indignation. Et quoiqu'il observât la mesure d'une manière aussi régulière que peut le faire tout homme qui n'a jamais vu de musique, néanmoins loin de per-

dre contenance, il marchait au pas de charge, et promenait sa voix du ténor à la basse avec l'assurance du premier des virtuoses italiens. Tantôt c'étaient des roulades de tambour, tantôt des éclats de voix à fendre les parois, à crever le tympan de ses auditeurs; tantôt, avec les intonations de basse les plus profondes, il imitait le basson ou le serpent, et tout-à-coup il s'élançait à la dernière note du soprano, et allait se jucher dans les nues; enfin il termina par un roucoulement de cigogne et rendit la musique à Philippe. Le gentilhomme, qui craignait qu'un dernier accès de rire, s'il survenait encore, ne l'envoyât dans l'autre



monde, n'avait pas attendu la fin du concert pour se soustraire au danger. Quant à Philippe, il reçut le papier avec le plus grand sérieux du monde, et remercia le frère de sa complaisance. Mais bientôt faisant trêve aux compliments : « D'où vient, » lui dit-il, « que tu as endossé cet habit de pénitence ? Sans doute tu ne l'as fait que pour ne point mourir de faim, et n'avoir pas besoin de travailler. » — « Je crains bien qu'il n'en soit ainsi, » dit le frère. — « Dis-tu la vérité ? » répartit Philippe ; « s'il en est ainsi, ôte ce manteau, car tu n'es pas digne de le porter, d'après ce que je crois voir. » — « Vous avez toutes les bonnes raisons pour vous, »

répondit le frère, « et je suis fort disposé à vous obéir, tant parce que je ne crois pas en être digne, que parce qu'avec la chaleur qu'il fait, je ne m'en trouverai que mieux sans cette charge de cinquante livres, qui, à vous dire vrai, m'accable. » Et il se disposait à s'en dépouiller ; mais Philippe, faisant semblant d'être blessé de sa réponse, et montant sur ses grands chevaux : « Comment ! » dit-il, « tu voudrais encore te jouer de moi, téméraire et arrogant que tu es ? Sors incontinent d'ici avec ton camarade, car ma patience est à bout ; et pour peu que tu tardes à gagner la porte, cette pantoufle (et il la saisissait) hâtera ton départ. » Le

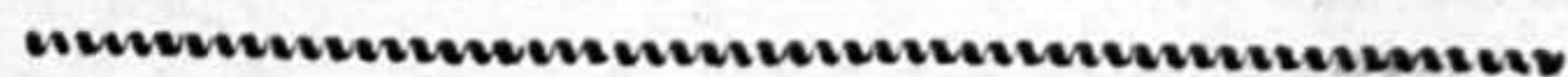


vieux frère rugissait au-dedans de lui-même, et sa bouche, présentant une ouverture de deux pieds, soufflait véhémentement dans sa barbe; puis après avoir assez soupiré, il tourna les talons. Quant au jeune capucin, il riait modestement, et il voulut prendre congé du saint; mais ce dernier ne lui fit aucune politesse, et, loin de là, il ferma sur eux la porte avec fracas. Mais ils descendaient à peine l'escalier que Philippe envoya un domestique les rappeler. Le vieux capucin, qui en avait à son souf, ne voulait à aucun prix remonter; mais le jeune, plus calme et plus modéré, lui représenta avec douceur qu'il ne fallait point entre-

prendre de lutter avec le père Philippe, et le prenant par la main, il l'entraîna après lui. Au haut de l'escalier ils rencontrèrent Philippe, dont les traits radieux exprimaient la satisfaction et la joie, et qui jeta ses bras au cou du jeune frère en lui disant : « Sois béni, mon fils. Voilà ce que j'attendais d'un sectateur de Saint-François. Tu as bien fait de ne point t'effaroucher de tout ce que j'ai dit et fait. Persévère dans cette gaieté, elle te conduira à la perfection; et sois persuadé que tu m'es cher, et que tu me le seras toujours, tant que tu te conduiras ainsi. » Puis l'embrassant de nouveau, il le renvoya après avoir donné une bonne leçon au vieux



frère sans lui adresser la parole; car l'habit ne fait pas le moine, mais bien la sagesse et la vertu, que cette fois-ci le vieux capucin put apprendre du plus jeune. Etc'est ainsi que je voudrais, lecteurs, que cette nouvelle vous fût plus utile que n'a été le peu de plaisir qu'elle a pu vous procurer.



### L'ALARME.

Quelques amis se trouvant à souper dans une auberge de Florence, une ourse apprivoisée, qui appartenait au bailli, entra dans la chambre, et vint rôder autour d'eux. Pendant qu'il s'amusaient à

lui jeter du pain ou de la viande, l'un d'eux s'écria! « Voulons-nous un peu nous divertir? Dès que nous aurons soupé, prenons l'ourse, et menons-la à l'église de Ste Marie, dont, comme bien vous le savez, la porte est toujours ouverte. Nous lui attacherons les pattes aux deux cloches, et nous verrons le beau jeu qui en résultera. » On était au mois de novembre, saison où l'on soupe de nuit. En sortant de table, ils se saisirent donc de la bête, et l'entraînèrent de vive force à l'église dont la porte ne tenait presque plus sur ses gonds; puis après lui avoir attaché les pattes aux cordes, ils reprirent à toutes jambes le chemin de l'auberge. Dès qu'ils fu-



rent de retour, *bon, bon, bon*, le tocsin se fait entendre. Les farceurs se mettent aux fenêtres : au feu ! au feu !, crient-ils. Cependant le prêtre et son clerc se réveillent. « Qu'y a-t-il donc, se demandent-ils ? Qui est-ce qui sonne ? » Sur ces entrefaites l'abbaye fait aussi jouer son carillon, craignant pour la fabrique de draps qui était dans son voisinage. Les tisserands, cardeurs, teinturiers et goujats se lèvent aussitôt et accourent en tumulte : « Où est-il ? se demandent-ils réciproquement. — Pendant ce temps-là le prêtre avait envoyé son clerc avec une chandelle bénite, dans la crainte que ce ne fût un malin esprit. Le clerc s'achemine en faisant d'abord

un pas en arrière, et les cheveux tout hérissés d'effroi. En approchant il se signe, et croyant voir le diable, prend la fuite en criant : *In manus tuas, Domine*. Puis, ayant rejoint le prêtre : « Ah ! mon père, s'écrie-t-il hors d'haleine, c'est le diable qui est dans l'église, le démon lui-même qui sonne les cloches. » — « Comment, le diable ! » répond le prêtre. Cours chercher de l'eau bénite, que je puisse le chasser : » mais lui-même n'osant entrer dans l'église, sortit au galop par la porte du cloître, ayant le clerc sur ses talons. — « Où est le feu ? entendent-ils crier tous les deux à la foule qu'avait rassemblée l'alarme. Le prêtre ne put que balbu-



tier qu'il l'ignorait, que son clerc venait d'entrer dans l'église et disait y avoir vu le malin esprit. — « Comment! le malin esprit? répondent les plus braves. Apportez une lumière, et que les poltrons s'en aillent. » Ils entrent; mais voyant un être noir qui s'agitait et faisait mille contorsions, tous virent de bord et détalent au plus vite, en renversant ceux qui se trouvaient sur leur passage. « Fermez la porte, » s'écrient-ils, « que le diable ne nous prenne pas. » Mais cette porte était tellement usée, les ais en étaient tellement déjoins que ç'aurait été peine perdue que de chercher à l'essayer. Cependant toutes les cloches des autres églises

et des couvens étaient en branle; les cris *au feu!* continuaient; le tambour roulait, et les pompiers, brûlant le pavé, s'avançaient avec fracas, pensant que l'incendie était dans la direction de l'église, qui la première avait donné l'alarme. Les guets, du haut des tours, se crevaient les yeux à découvrir les flammes, et pensaient tous avoir la berlue. Enfin les pompes s'arrêtèrent sur une place près de Ste Marie. — « Où est donc le feu? » demande le capitaine qui était frère du bailli. Un de ceux que la peur avait fait fuir du temple, et à qui s'adressait cette question, lui répond qu'il n'en sait rien, qu'il a voulu entrer dans l'église, et qu'il



y a aperçu le diable suspendu aux cordes et tirant à tout briser. — « Comment! le diable, » s'écrie le capitaine; « à d'autres ces contes-là. » — Là-dessus il ordonne à un des pompiers de prendre la lanterne et de marcher devant lui. Ils entrent, et le capitaine reconnaît aussitôt l'ourse de son frère qui faisait de vains efforts pour se dégager. Il la délivra de ses entraves, maudissant les auteurs de cette plaisanterie, non sans tempêter sur l'avarice de l'évêque, qui n'aurait pas voulu déboursier un denier pour faire la moindre réparation à son église. On chercha, mais inutilement, à découvrir les auteurs de cette farce. Et le len-

demain on fut assez surpris de voir vers midi une porte toute neuve qui avait remplacé la vieille.

### LE BON FILS.

L'esprit de l'homme s'endort et s'émousse, quand rien ne l'excite ni ne l'aiguillonne; mais si la fortune nous poursuit, alors notre âme, déployant tous ses ressorts et mettant en jeu toutes ses facultés, devient si subtile et si pénétrante, qu'elle nous fait triompher des plus grands obstacles. Quoique les différens événemens de la vie humaine viennent à l'appui de cette vérité, cependant on ne peut



rien citer qui puisse mieux la confirmer que les moyens qu'employèrent avec succès nombre d'hommes détenus dans les fers, et qui surent éluder la vigilance de leurs gardiens. La nouvelle suivante vient encore prouver ce que nous avançons.

Saluce, ville du Piémont, posséda de tout temps des hommes d'un esprit vif et éveillé. Elle était gouvernée en 1400 par Thomas III, fils de Frédéric II, poète aimable et l'un des premiers savans de son siècle. Ce prince aimait les hommes de génie, et en avait toujours un grand nombre à sa cour. Suivant la coutume de l'époque, son palais donnait asile à des bouffons dési-

gnés ordinairement sous le titre de fous de la cour. Parmi ces derniers était une espèce de Lapon, bossu et bancal en outre, ce qui lui donnait tout l'air d'un véritable pygmée. Dans ce petit corps logeait une méchanceté et une malice extrêmes, tellement que les sept péchés capitaux étaient peut-être les moins saillans de ses vices. D'une humeur caustique, il persifflait impitoyablement le premier venu pour peu qu'il offrît un côté ridicule; tant il est facile de fermer les yeux sur ses propres défauts, et de les ouvrir sur ceux des autres. Aussi Thomas prenait-il plaisir à ses saillies, mais ses courtisans au contraire rugissaient au-dedans d'eux-mêmes et haïs-



saient cordialement le mauvais plaisant; et cela avec d'autant plus de raison, qu'ils étaient les premiers en butte à ses railleries, et qu'ils se voyaient contraints de rire d'eux-mêmes, par complaisance pour leur maître. Tous les seigneurs de la cour, à l'exception du prince, connaissaient déjà tous les mauvais côtés du triste personnage; mais quoiqu'ils méditassent sa perte depuis long-temps, aucun d'eux ne se hasardait cependant à dévoiler sa conduite à Thomas, dans la crainte qu'il ne prît en mauvaise part leurs accusations. Mais comme les faveurs des grands finissent par enivrer et aveugler l'homme, quand il n'use pas de

prudence, à tel point qu'il en vient à ne plus garder aucune mesure dans ses actions ni dans ses paroles, il arriva que l'impudence de Jacarel, ( ainsi se nommait le bouffon ), ayant dépassé toutes bornes, finit par déplaire au prince lui-même; ce dont les adroits courtisans ne tardèrent pas à s'apercevoir; et jugeant le moment favorable pour supplanter leur ennemi et se débarrasser de lui, ils ourdirent si bien leurs trames, que le misérable se vit emprisonner par ordre de Thomas; et, peu de jours après, son procès ayant été dressé, on découvrit de lui des crimes si inouis, qu'il fut condamné à gigotter sous la potence.



Dès qu'il se vit en prison, il songea aux moyens de s'en échapper et de sauver sa vie. Entre plusieurs expédients qui se présentèrent à son esprit, il s'arrêta à celui qui lui parut le moins dangereux et le plus facile à mettre à exécution. Il avait un fils extrêmement habile sur la contrebasse, et qui était revenu depuis quelques jours de Naples, où il avait appris la musique. Ce dernier apprenant l'arrestation de son père, accourut tout en larmes auprès de lui; mais Jacarel, loin de recevoir ses consolations, comme il convenait à sa position, lui dit de se tranquilliser, qu'il avait trouvé un moyen de sortir sain et sauf de son cachot;

moyen qu'il lui fit connaître. Le lendemain donc, il fit prier le prince de permettre à son fils de le visiter quelquefois, afin d'adoucir l'amertume de ses derniers momens par le charme de la musique. Il obtint cette grâce sans peine. Le fils fit transporter son instrument dans la prison, et après s'être borné à exécuter quelques sonates pour ne point éveiller les soupçons, il scia le devant de sa contrebasse, dans laquelle son père se tapit; puis au moyen d'un mastic qu'il avait apporté à cet effet, il la rajusta convenablement. Ensuite il chargea l'instrument sur l'épaule de l'homme qui l'avait accompagné, et tous trois s'éloignèrent au plus vite.



Mais à peine venaient-ils de sortir que survint un domestique, porteur d'un ordre du prince au virtuose de se rendre sur le champ auprès de lui avec son instrument. Thomas avait trouvé singulier que Jacarel songeât à se distraire dans un moment où il devait songer à tout autre chose qu'à la musique; et comme il s'entretenait à ce sujet avec ses courtisans, ceux-ci lui avaient décrit la grande habileté du fils en fait d'harmonie, et leurs récits l'avaient porté à vouloir l'entendre. Chacun peut s'imaginer quelle fut l'angoisse du musicien à cet ordre inattendu. Cependant, comme il fallait obéir, il suivit le domestique. — Ayant été, contre

son attente, bien accueilli du prince, il reprit un peu courage, et se mettant à jouer, bien que le personnage que recélait la contrebasse occupât une forte partie du vide, et nuisît extrêmement à la sonorité de l'instrument, néanmoins l'artiste déploya un si grand talent, il promena ses doigts sur les cordes avec une telle agilité, et mania si bien l'archet, que le prince enchanté fut forcé d'avouer que c'était un des premiers exécutans qu'il eût jamais entendus. Après avoir été couvert d'applaudissemens, tant par Thomas que par les courtisans, qui sont toujours prêts à seconder leur maître, le virtuose charmé de voir que tout lui réussissait pour sau-



ver son père, fit un profond salut et voulut se retirer. Mais il lui arriva comme au pilote qu'une tempête terrible vient assaillir tout près du port. Car l'homme qui devait porter l'instrument, craignant de déceler ce qu'il renfermait, et cherchant à le soulever avec facilité, glissa on ne sait trop comment, et tomba de tout son poids sur la contrebasse qui se rompit en mille pièces. Impossible de dépeindre l'étonnement des spectateurs à la vue du personnage qui apparut inopinément, ni la terreur de l'artiste à cet événement imprévu. Il se jeta aux pieds du prince, et lui demanda pardon d'avoir employé cet artifice pour sauver un

père qui lui était cher. « Jeune homme, lui dit le marquis assez surpris, tu t'es rendu coupable, et ton affection filiale ne peut t'excuser d'avoir porté atteinte aux lois. Je devrais te punir. A Dieu ne plaise cependant que j'use de rigueur envers toi. Reçois de moi la vie de ton père, grâce à ton attachement pour lui. » Puis se tournant vers Jacarel, auquel la peur avait presque ôté tout sentiment : « Et toi, » dit-il, « remercie ton fils de la tendresse qu'il te porte, et jouis encore de la lumière qui allait s'éteindre pour toi. Conduis-toi désormais de manière à ne pas me faire repentir de ma clémence. » — Le père et le fils sortirent alors,



en bénissant le prince, qui rit longtemps avec ses courtisans de la métamorphose qu'avait subie le sonore instrument.



### LE VOLEUR DÉCOUVERT.

Un seigneur de Vérone avait, à quelque distance de cette ville, une belle campagne où il passait d'ordinaire quelques mois de l'année pour surveiller ses affaires; ne se fiant pas trop à son intendant, parce qu'on lui avait souvent répété que les souris dansent sous la table quand le chat est hors de la maison. Un jour d'été qu'il s'y trouvait après avoir travaillé dans son cabinet, il vou-

lut sortir, et oublia d'en fermer la porte. A son retour, il trouva qu'une dizaine d'écus qu'il y avait laissés avaient disparu. Il crut devoir n'en parler à personne, et, en homme sage et adroit, il se conduisit comme si la chose n'eût pas eu lieu. Cependant il s'informa si durant son absence personne n'était venu chez lui; et n'ayant obtenu que des réponses négatives, il en conclut que le voleur ne pouvait être que dans sa maison. Après avoir réfléchi aux moyens qu'il pourrait employer pour découvrir le voleur, il crut en avoir trouvé un des plus sûrs. Mais pour en faire usage, il avait besoin de connaître le caractère de ses gens, et de savoir jus-



qu'à quel point ils seraient disposés à croire ce qu'il pourrait leur dire. Après avoir suffisamment ruminé son affaire, il s'offrit à lui un expédient auquel il s'arrêta tout de suite.

Souvent il passait dans les environs quelque charlatan, un joueur de gobelets ou un arracheur de dents, de cette espèce de gens qui attrapent l'argent des personnes trop crédules. Le Véronais chargea un homme du village voisin de lui amener le premier charlatan qu'il apercevrait, et il se passa peu de jours qu'il en parut un. Après s'être placé dans la cour, sur une éminence, notre homme étala sur une table ses boîtes d'onguent

pour la brûlure, son eau sans pareille, ses plantes vulnéraires, ses dents de lions marins, ses emplâtres et autres curiosités ; puis embouchant une trompette et s'accompagnant de la grosse caisse, il se mit en devoir de rassembler les gens d'alentour.

L'intendant, le fermier et les domestiques arrivèrent sur le champ autour de l'empirique. Celui-ci, après les avoir d'abord étourdis par son intarissable flux de bouche, en vint à son baume divin et à ses eaux admirables, il leur raconta les miracles qu'avait produits leur vertu, et leur promit monts et merveilles ; puis il prophétisa à l'un qu'il vivrait cent ans, à un autre qu'il



épouserait la plus belle fille du village, à un troisième que sa vache stérile ferait deux veaux; enfin s'armant d'une sarbacane, et s'en servant en guise de porte-voix, il en appuya l'un des bouts sur l'oreille du plus grand nigaud de la troupe qu'il avait distingué, et l'engagea à mettre à la loterie les numéros 25 et 34, l'assurant que sa fortune serait bientôt faite. Puis passant à un autre benêt, il lui fit tendre la main et conclut des rides et des signes qu'il y aperçut, qu'il deviendrait un grand seigneur. On ne pourrait décrire l'impression que produisaient ces prédictions sur ces bons gobe-mouches. Tous se croyaient en présence de la Si-

bylle de Cumes ou de l'oracle de Delphes.

Pendant ce temps-là le seigneur, placé derrière une jalousie, enregistrait les gestes de ses gens, et lisait sur leurs traits la confiance qu'ils accordaient au magicien. Bientôt après il descendit, et consulta pour son compte le sorcier, aux réponses duquel il fit semblant d'ajouter pleine et entière foi. Après quoi il le fit monter dans sa chambre sous prétexte de lui acheter ses secrets, et il le renvoya un instant après, avec une petite récompense.

Le maître, connaissant ainsi la confiance que ses gens avaient vouée au charlatan, après les avoir fortifiés dans leur opinion, les fit ve-



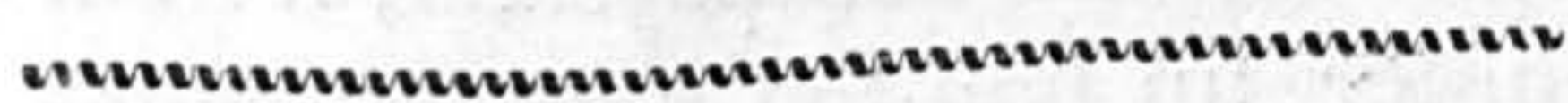
nir le lendemain dans sa chambre, et leur parla en ces termes : « Vous avez éprouvé la science de cet homme et sa grande habileté. Voulant savoir de lui une chose très-difficile, j'ai obtenu, moyennant finance, qu'il me communiquât ses secrets qui sont immanquables. Il y a quelques jours qu'on m'a dérobé de l'argent, et je suis sûr que le voleur est parmi vous. Or, comme j'entends et prétends le connaître, vous allez prendre chacun un de ces huit fétus de paille qui sont tous enchantés, et qui ont tous la même longueur, à part un seul qui est plus long que les autres. Celui qui m'a volé prendra nécessairement le plus long. Maintenant si vous le

désirez, je ne ferai point cette expérience, et le coupable n'a qu'à se faire connaître, sinon nous allons commencer. » Mais chacun d'eux protestant de son innocence, le gentilhomme ajouta : « Eh bien, approchez et prenez. » Le voleur qui avait déjà trouvé un expédient pour sortir d'affaire, eut à peine son fétu dans la main que, dans la crainte que ce ne fût le plus long, il le rompit à l'un des bouts. Mais il ne fut pas aussi avisé qu'il se l'imaginait; car le seigneur voulant recueillir tous les brins de paille, en vint enfin à notre homme, et trouva que le sien était de beaucoup plus court que les autres, tandis que dans le principe ils étaient tous égaux. Mais



ne voulant point le couvrir d'infamie pour une faute pareille et le rendre malheureux pour le reste de ses jours , il ne témoigna rien de sa découverte , et renvoya tout son monde , en disant qu'il avait omis quelque chose dans l'expérience , et qu'il la reprendrait plus tard. Une heure après il fit appeler le domestique infidèle dans son cabinet , et lui dit : « C'est toi qui m'as volé , avoue-le. J'ai en mains la preuve de ton crime , c'est ce fétu que tu as brisé dans le but de n'être point découvert ; mais tu t'es trahi toi-même. » Le voleur rougit et ne put que confirmer la vérité de ce que disait son maître. « Il suffit , » dit ce dernier , « je rabat-

trai ce que tu m'as pris sur ton salaire ; tu partiras quand ton temps sera écoulé ; mais songe à ne plus tomber en faute. » — « Je vous le promets , » dit le domestique. Le malheureux tint parole ; il se montra si affligé de son crime , il se conduisit si bien le reste du temps qu'il avait à passer dans la maison , que le gentilhomme lui pardonna son erreur passée , et le garda à son service.



### LA PEUR.

Un riche marchand, nommé Simon, faisait un grand commerce principalement en Calabre. Ses af-



fares l'ayant un jour appelé dans cette partie de l'Italie, il cherchait à gagner avant la nuit la ville d'Aquilée; mais il se vit arrêter par une rivière qu'il était impossible de passer à gué et où il n'y avait pas de bac; ce qui l'obligea de chercher un abri dans une pauvre maison de paysans située sur une colline, au pied de laquelle passait la route. On le reçut bien. Après être descendu de son cheval qu'il recommanda aux paysans, il fit allumer un bon feu pour se sécher. L'étrange costume des habitans de la Calabre, leur langage dur et leurs manières sauvages, donnent aux étrangers une idée peu favorable de ce peuple; aussi Simon,

en fixant les trois individus qui composaient cette famille, n'était pas sans quelque crainte. Après avoir soupé avec du pain et un morceau de jambon, il demanda un lit. L'un des paysans lui dit de le suivre, le conduisit au haut de la maison dans une vilaine chambre, presque sans porte ni fenêtres, et où se voyait un méchant grabat; puis après lui avoir dit. «Monsieur, c'est la plus belle chambre que nous puissions vous offrir, » il le quitta. Le marchand en jetant les yeux autour de lui n'aperçut qu'un vieux banc qu'il tira près de sa couchette pour y déposer ses habits. Il cacha sa valise sous la paille, puis voulut fermer la porte; mais



elle était en si mauvais état qu'il ne put en venir à bout. Cela lui fit croire qu'il pouvait bien être tombé dans un repaire de brigands, et comme il était naturellement poltron, cette idée prit force chez lui. Pour ne point se laisser surprendre pendant son sommeil, il résolut de rester éveillé, et se jeta tout habillé sur le lit, après avoir eu soin d'éteindre la lumière pour ne point donner lieu aux paysans de revenir dans sa chambre. Depuis plus de deux heures il s'abandonnait à de tristes réflexions, quand il entendit un léger bruit à la porte, et qu'il la vit ouvrir doucement. Alors sa peine fut au comble. En entr'ouvrant les yeux, il distingua un des

paysans, celui des trois qui avait la mine la plus épouvantable, vraie figure de brigand. D'une main il portait une lumière, et dans l'autre il tenait un long et large couteau. Cette fois Simon fut persuadé que sa dernière heure avait sonné. Il recommanda donc son âme à Dieu, et fit un vœu de grande pénitence s'il échappait à ce danger. Le paysan s'avança au milieu de la chambre, mit la lumière et le couteau par terre, ôta ses souliers, releva les manches de sa chemise, puis reprenant le couteau, s'approcha doucement du lit. Il y appuya le genou droit, et se préparait à en faire autant du gauche, quand Simon voyant la mort de si près, résolut,



s'il était possible, de fléchir l'assassin par ses prières, et sautant à bas du lit, se jeta aux genoux du meurtrier en s'écriant : « Au nom de Dieu, ne me tuez pas ! que vous ai-je fait ? Prenez mon argent, mais laissez-moi la vie. » Le Calabrois tout surpris de ce mouvement et de ce langage, ouvrait de grands yeux et ne savait où il en était. Enfin après un moment d'hésitation : « Monsieur, répondit-il, vous êtes dans l'erreur ; je ne suis pas venu pour vous faire du mal. » — « Et pourquoi, dit Simon, êtes-vous entré si doucement avec ce grand couteau, et montiez-vous sur le lit ? — Sachez, lui répondit le paysan en riant, qu'il nous est arrivé en-

core des voyageurs, et que je venais couper un morceau de ce jambon qui est là au dessus de votre lit. Nous n'avons autre chose à leur donner ; je craignais de vous réveiller, et c'est pour cela que je suis entré si doucement. » Simon levant les yeux aperçut en effet le jambon, ce qui le rassura. Dans sa joie il embrassa le brave Calabrois qui l'engagea à bannir toute crainte et à se livrer au repos. Mais le marchand, malgré ses efforts, ne put fermer l'œil de toute la nuit ; aussi se leva-t-il avec le jour ; et après avoir largement payé ses hôtes, il s'éloigna au plus vite d'un lieu où il avait cru trouver la mort.



**LES REVENANS.**

A Florence vivait un batteur d'or nommé Gasparino, homme assez habile dans son métier, mais crédule et superstitieux à l'excès. — Sa femme ayant hérité de deux petits biens de campagne et de deux maisons en ville, il renonça à sa profession et ne songea plus qu'à bien passer le reste de ses jours. Il se lia étroitement avec les nommés Scheggia, Pilucca, Zoroastre et autres personnages qui aimaient le plaisir et la bonne chère. Les soupers avaient lieu dans la maison de Pilucca, rue de l'Echelle, der-

rière laquelle était un beau jardin, où l'été on passait les soirées au frais sous une treille bien touffue. Comme Gasparino se donnait pour connaisseur en vins, on l'avait chargé du soin d'approvisionner la cave; ce qui flattait extrêmement son amour-propre, et pour ne les point payer d'ingratitude, il entendait que tout le vin fût porté sur son compte. Les frais du souper étaient en commun. Au milieu de ces bamboches, on portait aux nues notre homme, que l'on avait surnommé Bacchus. Après le repas, qui se prolongeait fort avant dans la nuit, on s'entretenait ordinairement de sorcières, d'esprits et de morts; ce qui épouvantait extrê-



mement l'ancien orfèvre; mais affectant un air résolu, il traitait la chose en plaisantant, disant que les morts se plaisaient trop en l'autre monde pour venir tourmenter les habitans de celui-ci. Au milieu de ces divertissemens il arriva qu'un des parens de Gasparino le rencontra un jour dans la rue, et lui fit de sévères remontrances sur sa manière de vivre, lui représentant qu'il mangeait son bien avec des gens qui, en récompense, le rendaient la fable du public. Frappé de cette nouvelle, l'orfèvre résolut de quitter ses fâcheux camarades, et sans rien en dire à personne, il se rendit à sa campagne où demeurerait sa femme. Ses amis ne l'aper-

cevant plus nulle part furent consternés et ne savaient qui leur avait suscité cette fâcheuse affaire.

Mais au bout de huit jours Gasparino se dégoûta des champs, et revint à Florence. Scheggia se trouva par hasard sur son chemin, et lui demanda aussitôt la raison pour laquelle on ne le voyait plus. « Depuis que tu nous a quittés, lui dit-il, cela ne va plus; chacun s'ennuie, et le vin ne vaut plus rien. Reviens avec nous. » — « Je ne puis, répondit Gasparino. » — « Et pourquoi? » A cette question l'orfèvre ne sachant que répondre, et brûlant du désir de retourner dans leur société, avoua enfin qu'il irait avec plaisir, mais qu'il ne voulait plus fournir



le vin. « Eh! qu'est-il besoin que tu fournisses plus que les autres? lui dit Scheggia, en pensant qu'il le ramènerait plus tard à son ancienne habitude. Viens seulement; chacun t'attend. » Vers le soir Scheggia raconta aux amis son entrevue avec Gasparino. Ils furent quelque peu affligés de la résolution de l'orfèvre; mais ils ne lui en firent pas moins bon accueil à son arrivée. Pendant plusieurs soirs ils essayèrent de rétablir les choses sur l'ancien pied, mais l'orfèvre semblait avoir fait serment de ne payer que sa quote-part. Alors la compagnie n'y tint plus et décida unanimement qu'il fallait renvoyer Gasparino, mais en lui jouant un tour

de telle force qu'on n'eût pas besoin de lui donner son congé, et qu'il le prît de lui-même.

Comme on savait la peur qu'il avait des esprits et surtout des morts, on résolut de tirer parti de sa crédulité. A cet effet, les amis s'entendirent avec quelques-uns de leurs camarades. L'orfèvre demeurait au faubourg de l'Etoile; de manière que toutes les fois qu'il s'en retournait chez lui, il lui fallait passer par le pont de la Caraja. Dans la maison qui touchait à la sienne logeait par hasard un grand ami de Scheggia, tisserand de son métier. On pouvait facilement pénétrer de chez ce dernier dans la maison de Gasparino, et Scheggia



avait obtenu de lui qu'il lui aidât à faire pièce à l'orfèvre. Le soir donc de la nuit choisie pour berner le pauvre diable, il y eut un grand souper, à la fin duquel Scheggia et Zoroastre firent tomber la conversation sur les esprits, et en dirent tant des sorcières et des revenans, que Gasparino commença à trembler de tous ses membres; et s'il n'eût craint de passer pour poltron, il aurait volontiers prié un des convives de l'accompagner et de passer la nuit avec lui. Cependant il ne se pressait point de partir; mais comme on tenait à ce qu'il s'en allât, Zoroastre proposa un jeu de cartes que l'orfèvre haïssait à la mort, ce qui le força de dire adieu à la so-

ciété. Il était minuit. Dès qu'il fut sorti, Scheggia le suivit tout doucement, et par un détour se rendit au pont de la Caraja, où il trouva ses gens tout disposés pour la farce. On était au mois de septembre, et il faisait noir comme en enfer. Au milieu du pont, vers les premières piles, se tenaient deux hommes du complot, avec une pique à la main, dont le sommet était traversé d'un morceau de bois, et qui de cette manière figurait une croix. De chaque côté du bois pendait un long drap blanc. Sur le haut de la croix paraissait un masque affreux, dans les yeux duquel brûlaient deux petites bougies, et dont la bouche vomissait une flamme bleuâtre. On



y apercevait de grosses dents avec un nez épaté et une chevelure noire et hérissée qui aurait épouvanté le comte Roland lui-même. Cependant Gasparino, la tête remplie de lutins et de farfadets, s'avançait à petit pas et avec circonspection. Lorsqu'il fut près du pont, Scheggia poussa un sifflement aigu; et à l'instant les croix commencèrent à s'élever. A cette horrible apparition, l'orfèvre sentit ses genoux se dérober sous lui. Il eut cependant encore la force de crier : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! » — Pendant ce temps-là les croix grandissaient à vue d'œil; Gasparino croyait qu'elles sortaient de la rivière, et dans son imagination délirante elles dépas-

saient le clocher du dôme. Un mouvement en avant que fit un de ceux qui les portaient, lui fit croire que ces monstres s'élançaient pour l'engloutir. Cette idée le tira de sa stupeur et lui fit reprendre à toutes jambes la route qu'il venait de suivre. Arrivé chez Pilucca, il se mit à heurter de manière à réveiller tout le quartier. On lui ouvrit. L'orfèvre en entrant se laissa tomber sur un banc sans pouvoir prononcer une parole. Cependant Scheggia ayant vu disparaître Gasparino, envoya ses deux acolytes dans la maison du tisserand pour achever le roman, et lui-même s'en vint vite chez Pilucca, où l'orfèvre racontait les choses les plus étranges et



les plus absurdes qu'il soit possible d'imaginer. Les amis l'accusaient d'avoir eu la berlue, et le désespéraient par leur incrédulité. — Sur ces entrefaites entra Scheggia, qui eut l'air de sortir d'un cabinet voisin et qui, au récit de Gasparino, se mit à le traiter de visionnaire. Le pauvre mystifié protestait par tous les saints qu'il ne disait que la vérité, et qu'il pouvait leur prouver ce qu'il avançait; de sorte qu'ils se décidèrent à aller voir ces prétendus fantômes. Arrivés sur le pont, ils ne purent rien découvrir, non plus que l'orfèvre, qui montrait cependant la place d'où il les avait vus sortir de l'Arno, ayant au moins cent pieds de haut, blancs comme

la neige, le visage en feu, et mille fois plus terribles que tout ce qu'il avait lu et entendu conter de l'ogre et des revenans. Mais Zoroastre prétendant qu'il se moquait d'eux, et leur donnait le mois d'août hors de saison, lui conseilla d'aller se coucher, ajoutant que pour lui il allait achever sa partie de cartes. Gasparino se voyant au milieu du pont, et sachant qu'il y avait non loin de là un corps de garde, rassuré en outre par la clarté de la lune qui venait de se lever, se mit à courir du côté de sa maison. Chemin faisant il réfléchissait s'il ne ferait pas mieux d'aller passer la nuit chez un de ses parens; mais jugeant l'heure indue, il entra chez



lui. Il avait coutume dans cette saison de coucher au rez-de-chaussée. Le tisserand avec un de ses camarades avait tendu la chambre de noir. Sur les draperies apparaissaient des têtes de morts, des ossements et des croix, véritable fantasmagorie; et sur une corniche qui faisait le tour de l'appartement, brûlaient plus de mille bougies produisant une clarté éblouissante. Au milieu de la chambre était étendu un pénitent blanc, à la tête duquel étaient attachés un crucifix et deux cierges allumés. L'orfèvre, ayant ouvert la porte, à l'aspect de tout cet appareil, fut saisi d'une telle terreur, qu'il tomba à genoux sans pouvoir articuler un mot. Cepen-

dant faisant de nécessité vertu, d'un saut il se retrouva sur ses jambes, et craignant que le pénitent ne le saisît, il s'enfuit si précipitamment, sans penser à fermer sa porte, qu'en quelques minutes il se retrouva chez Pilucca. Il traversa le pont de la Caraja sans songer à sa précédente aventure, tant sa peur du moment l'emportait sur sa première émotion. Dès que le tisserand vit l'oiseau s'envoler, il éteignit promptement les lumières, enleva le tout, et remit la chambre dans son premier état.

On ouvre à Gasparino, et Scheggia voyant sa mine effarée : « Eh bien ! qu'est-ce ? » lui dit-il ; « de nouvelles fredaines ? » — « Ah !



mes amis, au secours ! Ma maison est remplie d'esprits et de morts, et je crois que les démons y ont établi leur demeure. » — « Tu voudrais encore nous en faire accroire, répondit Scheggia; mais c'est bien la dernière fois que tu nous feras courir. » — « Non, dit Gasparino, je ne vous en impose point; daignez me suivre, et vous verrez comme moi des choses à faire dresser les cheveux. Vous pouvez m'arracher les yeux si je mens. » — « Nous ne t'arracherons point les yeux, Gasparino; mais nous ne te suivrons qu'en ayant un gage de ta sincérité; et nous voulons cette bague que tu as au doigt. Si la chose est telle que tu le dis,

nous te la rendrons; mais nous entendons qu'elle nous reste, s'il n'y a rien chez toi de ce que tu viens de nous conter. » — « J'y consens, répondit l'orfèvre, et partons à l'instant. Tenez, voilà ma bague. »

Ils se mettent donc en route. Arrivés tout près de la maison, et voyant la porte ouverte: « J'ai bien peur que les voleurs ne soient entrés chez toi, dit Scheggia. » — « Hélas ! » dit Gasparino, « la peur m'a fait oublier de fermer la porte; mais entrons. » — « Va le premier, Pilucca. — « Après toi. » L'un des gens de la troupe qui avait une lanterne, offrit d'ouvrir la marche. Gasparino resta le dernier, tremblant comme la feuille. Arrivé vers



la porte de la chambre, celui qui tenait la lanterne fit semblant d'avoir peur, et hésitait à ouvrir. C'est pourquoi Zoroastre, qui passait pour intrépide, s'empara de la lanterne et s'élança dans l'appartement. « Eh! s'écria-t-il, en l'examinant, où sont donc les esprits? Sans doute, dans ton cerveau, Gasparino. Ma foi, c'en est fait de ta bague. » Si jamais homme fut étonné, ce fut l'orfèvre. Il ne savait plus où il en était, et cependant il ne pouvait croire qu'il eût rêvé ce qu'il avait vu; il ouvrait de grands yeux, et, dans sa surprise, il restait la bouche béante. Les amis faisaient semblant d'être fâchés contre lui. « Nous avons bien

raison de croire que tu te jouais de nous, disaient-ils; mais morbleu! tu seras le premier puni, pourvu toutefois que ta bague ne soit pas fausse. » Gasparino, dans sa confusion, les pria de ne point publier cette aventure par la ville, leur proposant de racheter sa bague pour deux ducats, s'ils voulaient s'engager à garder le silence; ce qu'ils promirent tout en acceptant son offre. Et comme il craignait de rester seul dans sa maison, Scheggia lui tint compagnie. Le malheureux orfèvre ne put fermer l'œil de toute la nuit, ayant toujours devant les yeux cet affreux spectacle, et croyant voir le pénitent blanc à la même place. A la pointe



du jour il se leva, et sur la demande de Scheggia, illui remit les deux ducats en échange de son anneau; puis il partit pour sa maison dans le but de se distraire et de chasser les revenans de son imagination; mais il n'en put venir à bout. Aussi le troisième jour tomba-t-il malade, et fut-il long-temps sans pouvoir se rétablir. Vers la Toussaint il revint à Florence, et afin de ramener le calme dans son esprit, il vendit sa maison, et en acheta une autre près de St Pierre, où ses camarades trouvèrent moyen de lui faire une seconde niche qui lui ouvrit enfin les yeux, et qui, tout en le convainquant que les revenans et les esprits n'existaient que

dans son imagination, le décida à renoncer pour toujours à une aussi dangereuse société.

---

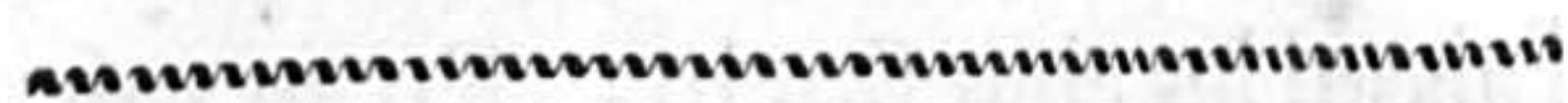
### LE CONTEUR.

Monsieur Azolin avait un conteur auquel il faisait réciter quelques historiettes dans les longues soirées d'hiver. Une nuit ce dernier avait grande envie de dormir, mais Azolin le pressait de lui improviser quelque chose. Le conteur commença donc ainsi. Un paysan avait cent besans; il alla au marché et acheta des moutons à raison de deux pour un besan. Comme il s'en retournait dans son village



avec ses brebis, un torrent qu'il avait traversé le matin presque à pied sec, se trouva grossi par la pluie qui était tombée pendant le jour. En regardant devant lui, il aperçut un petit bateau, mais si petit qu'il n'y avait place que pour un mouton et lui. Le paysan commence à passer avec un mouton; le torrent était large; il rame et atteint l'autre bord. — Là-dessus le conteur s'arrête. — Eh bien? qu'as-tu, dit messire Azolin, que ne continues-tu? — Monsieur, reprend le conteur, laissez passer les moutons, et quand ils auront passé, nous continuerons l'histoire. Ils en auront bien jusqu'à demain; en sorte qu'il serait inutile d'attendre

jusqu'au dernier. — Cela dit, le conteur s'endormit.



### LES TROIS QUESTIONS.

Le Pape Bontemps condamna un jour un abbé pour certaine faute à cinq florins d'amende. L'abbé voulut chercher à fléchir sa sainteté; mais le pontife lui répondit: « Je ne puis te pardonner qu'à condition que tu m'expliques trois choses: la première, c'est combien il y a d'ici au ciel; la seconde combien il y a d'eau dans la mer, et la troisième ce que vaut ma personne. » L'abbé entendant cela, se trouva embarrassé et de-



manda un jour pour répondre. Il sortit avec inquiétude, pensant qu'il aurait fait cent fois mieux de payer d'abord les cinq florins. En se rendant à l'abbaye, il rencontra son meunier, qui voyant son air triste : « Qu'avez-vous donc, monsieur l'abbé, » lui demanda-t-il ? — « Ah ! je suis mal à mon aise : il faut que j'explique à mon maître des choses que ne devineraient certes ni Salomon ni Aristote. » — « Et quoi donc ? fit le meunier. » L'abbé lui conta tout. « Ecoutez, dit notre homme je me charge de votre affaire si cela vous arrange. » — « Tu peux compter sur ma reconnaissance, si tu me tires de ce mauvais pas, mon cher ami : mais comment feras tu ? » —

« Je mettrai vos habits, reprend le meunier, je rabattrai votre capuchon sur ma figure pour qu'on ne me reconnaisse pas, et demain de bonne heure je me rendrai chez sa sainteté en disant que je suis l'abbé ; puis je terminerai la chose au plus vite et sans qu'elle se doute que ce ne soit pas vous qui lui parliez ! » L'abbé goûta fort cette idée, et le lendemain le meunier, couvert des habits du prêtre, se rendit chez le Pape auprès duquel il s'annonça pour l'abbé qui venait répondre aux questions qu'on lui avait proposées. Après s'être placé dans un endroit sombre, il dit en déguisant sa voix de son mieux : « Vous me demandez combien il y a d'ici au ciel.



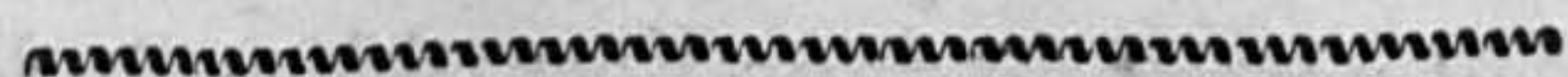
Après avoir bien mesuré, j'ai reconnu qu'il y avait 30 millions huit cent cinquante-quatre lieues et demie et 22 pas.» — «C'est bien cela, dit le Pontife, comment l'as-tu trouvé? — Faites mesurer, St Père, et si cela n'est pas, punissez-moi comme vous l'entendrez. Vous me demandez en second lieu combien il y a d'eau dans la mer. J'ai eu un peu de peine à en faire le compte, parce que l'eau est un élément qui n'est jamais en repos et que la mer augmente et diminue à chaque instant. Cependant j'ai vu qu'il y en avait 22 millions de tonneaux, douze pots et deux verres.» — «Très-bien, dit sa sainteté, mais comment l'as-tu su?

— «Saint Père, si le compte n'est pas juste, prenez des futailles, et faites-les remplir. Pour ce qui est de la troisième question, soit de ce que vaut votre personne, je vous dirai qu'elle vaut 29 deniers.» — Comment, malheureux! nous ne valons que 29 deniers, s'écria le Pape en colère. Pour qui nous prends-tu? — «Saint Père, daignez, daignez m'entendre. Vous savez tout comme moi que notre Seigneur a été vendu 30 deniers. Or j'ai pensé qu'étant son vicaire, vous valiez un tant soit peu moins que lui.» Entendant cela, le Pape soupçonna que ce n'était point l'abbé qui lui parlait, vu qu'il ne lui savait pas autant d'esprit, et il s'écria tout d'un coup:



« Tu n'es point l'abbé. » A ces paroles le pauvre meunier perdit contenance et, saisi de crainte, se jeta à genoux en s'écriant : « Saint Père, ayez pitié de moi. » Puis il conta comme quoi il était meunier de l'abbé, et qu'il n'avait pris ce déguisement que pour rendre service à son maître. « Eh bien, dit le Pape, puisque la chose est ainsi, nous entendons que tu gardes cet habit; et que désormais tu sois l'abbé, et l'abbé le meunier; de telle sorte que désormais tu auras les revenus du monastère, et l'abbé ceux du moulin. » C'est ainsi que maître et serviteur changèrent de condition.

---



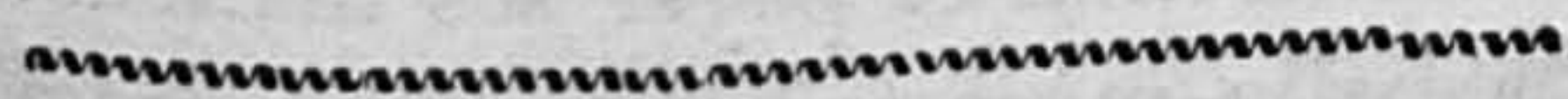
### LA BARQUE ENLEVÉE.

Les habitans de Portovenere sont obligés de se transporter par eau à leurs vignes. Ils prennent avec eux leurs provisions qu'ils déposent le plus souvent au fond de leurs bateaux. Un paysan se rendit un jour à sa vigne qui était à quelque distance du rivage. Il y avait un instant qu'il travaillait, quand, se retournant par hasard, il aperçut sa barque qui fuyait en pleine mer. Ne pouvant distinguer celui qui l'emmenait : « Que faites-vous ! » s'écria-t-il ; « laissez-là mon bateau, et ramenez-le moi. » Mais per-



sonne ne lui répondait. Il n'apercevait personne dans l'esquif; enfin à force de regarder, à sa grande surprise il y découvrit un loup. Cet animal ayant senti la viande, avait sauté dans l'esquif, et son élan l'avait détaché de la rive et poussé au large. « Au secours! au secours! » s'écria-t-il. A ces cris les paysans se rassemblent. Tout le village est bientôt sur pied, l'un s'arme d'un fusil, celui-ci d'une fourche, celui-là d'une hache. Qu'y a-t-il? — Un loup. — Où donc? — Tenez, le voilà qui se sauve avec mon bateau. Chacun s'embarque aussitôt en criant haro sur le compère. A leur approche l'animal fit une triste figure. Il

n'osait sauter dans l'eau, et ses courses se succédaient de l'avant à l'arrière de la nacelle. On eût dit un rat pris dans une souricière. Quelques coups de fusil l'abattirent. Puis on prit le paysan qu'on plaça sur la bête, et on les conduisit tous deux en triomphe à Portovenere, où le villageois obtint la récompense promise aux tueurs de loups. On comprend que l'argent servit à fêter tout le village, qui parla longtemps de l'espièglerie de l'animal.



### LE CORPS MORT.

Dans le château de Pietra-Santa, sur le territoire de Lucques, vi-



vait un châtelain nommé Vital. Ayant perdu sa femme, il avait courbé la tête sous un second jong. De son premier mariage lui étaient restés deux filles et un fils qui atteignait sa vingtième année et était allé étudier le droit à Bologne. Pendant que ce dernier faisait ses études à l'université, son père qui avait de bonnes nouvelles de sa conduite, ne le laissait manquer de rien, et lui envoyait tantôt 40, tantôt 50 florins pour pourvoir à son entretien et payer ses maîtres. La belle-mère en voyant son mari envoyer si souvent de grosses sommes qui lui semblaient perdues, parce qu'elles n'entraient point dans sa poche, commença par

murmurer, et en vint enfin jusqu'à reprocher à son mari de jeter l'argent par les fenêtres. L'époux un peu surpris voulut représenter à sa femme qu'elle avait tort, et que son fils pourrait plus tard leur être fort utile et faire honneur à la maison. — Quel honneur? dit cette mégère. Tu t'abuses étrangement, ce que tu envoies, tu ne l'envoies qu'à un corps mort, qui mange ton bien sans que tu puisses jamais espérer d'en tirer aucun fruit. — Le mari cherchait à l'apaiser, mais dès qu'il mettait la main au coffrefort, la femme irritée jetait feu et flammes et ne cessait de mettre en avant le corps mort. Le jeune étudiant eut connaissance de l'épithète



que lui prodiguait sa belle-mère. Il ne l'oublia point, et après avoir fini son droit il se rendit à Pietra-Santa pour voir ses parens. Son père fut ivre de joie quand il l'aperçut. Il fit aussitôt tordre le cou à un chapon en ordonnant de le rôtir, et invita à dîner le curé. Lorsqu'on fut à table, et qu'après la soupe on eut apporté le chapon, la marâtre qui voyait son fils de mauvais œil, dit à voix basse à son mari assis à côté d'elle : — Fais-lui donc couper le chapon selon les règles de la grammaire, pour qu'on voie ce qu'il a appris. » Le bonhomme, pour qui cette demande ne renfermait aucune malice, s'adressant à son fils : « Henri, » lui

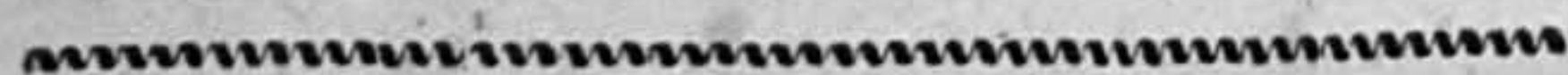
dit-il, « fais-moi le plaisir de couper ce chapon; mais j'entends que ce soit d'après les règles de la grammaire. » Le jeune homme, à l'œil perçant duquel rien n'avait échappé, lui répondit aussitôt : « Très-volontiers, mon père. » Il prend le plat où était le chapon, et avec un couteau il enlève la crête qu'il place sur une assiette et présente au curé, en disant : « Vous êtes notre père spirituel et vous portez la tonsure; à vous donc appartient la tonsure du chapon, ou sa crête. » Puis faisant passer la tête à son père : « Vous êtes le chef de la famille, dit-il, c'est pourquoi je vous donne la tête. » Ensuite prenant les pattes : « Tenez,



ma mère. Vous soignez le ménage, et il vous faut monter et descendre à chaque instant; ce que vous ne pouvez faire sans jambes. Recevez donc celles-ci. » Puis il entama les ailes, et les offrant à ses sœurs : « Vous sortirez bientôt d'ici, » dit-il, « et vous envolerez; vous ne pouvez donc vous passer d'ailes, et celles-ci viennent fort à propos. Quant à moi qui suis un corps mort, je garderai ce cadavre-ci pour ma part. » En disant cela l'habile rhéteur se mit à jouer vigoureusement des mâchoires. Si la marâtre était indisposée contre lui, ce fut bien pis alors. « Vois, disait-elle à l'oreille de son mari, comme tu as bien placé ton argent et le

profit que tu en retires. » Mais elle eut beau murmurer, la compagnie, si elle l'avait pu, n'aurait pas eu recours à la grammaire pour lui imposer silence.

Quelques jours après, le jeune homme prit congé de ses parens. Il ne témoigna aucune rancune à sa belle-mère, mais au contraire beaucoup d'affection; quant à elle, quoiqu'elle lui fit bon visage, son adieu semblait dire: Pars et ne reviens plus.



### LE BOUCHER.

Le boucher de Casellina acheta un jour un très-beau porc, pesant



400 livres. Après l'avoir saigné, brûlé et préparé, il voulut l'enlever de terre et le suspendre à la cheville; mais n'ayant personne pour l'aider, si ce n'est sa femme, qui était malade, il n'en put venir à bout. Il attendit au moins une heure qu'il passât quelqu'un; mais il ne vint que des femmes ou des enfans. Enfin voulant encore essayer de le soulever et voyant ses efforts inutiles, de désespoir il se dresse sur la pointe des pieds, et ramenant la tête en arrière, il se met à crier : *au secours! au secours!* d'une telle force, que deux cents paysans qui étaient aux champs accoururent aussitôt, l'un avec sa fourche, l'autre avec sa

bêche, s'imaginant que c'était le loup qu'on disait rôder à l'entour du village. Arrivés près du boucher, qui était seul dans la rue avec l'animal : « Qu'est ce que c'est, lui crient-ils? — « Ce que c'est, dit le boucher, j'ai tué ce porc, et il m'a presque fait rendre l'âme; je n'en puis plus. Il n'y a personne dans la rue pour m'aider : vous venez fort à propos. » — « Comment! c'est pour cela que tu rassembles tout le village? Ah! que tu mériterais bien le même sort que ta bête! » — « Eh quoi! » répond le boucher, « je l'ai tué moins pour moi que pour vous, puisque c'est vous qui le mangerez. » — Quelques-uns disaient :



« Tu peux compter de passer par les mains du bailli et de nous dédommager du temps que tu nous fais perdre. » D'autres qui ne pouvaient s'empêcher de rire, et qui étaient au nombre des plus jeunes, s'approchèrent du boucher : « Tu as bien fait, lui dirent-ils. On ne pouvait pourtant pas laisser toujours là cette bête. Quant aux menaces qu'on te fait, sois tranquille; ce soir personne ne t'en voudra plus, et chacun rira de ton espièglerie. Ça, voyons, vous autres, approchez et qu'on lève l'animal. » — C'est ce qu'ils firent. Le lendemain matin le boucher invita ces derniers à un petit déjeuner où le boudin ne fut point épargné.

Quant à ceux qui avaient été scandalisés de ses cris, ils furent exclus du festin, et leurs menaces n'aboutirent à rien. On ne fit que rire de cette nouvelle manière d'implorer l'aide des gens; mais il est bon de dire qu'ensuite le boucher se tint sur ses gardes, connaissant bien l'histoire du pâtre dont le loup mangea les brebis.

FIN DU TOME PREMIER.



## TABLE DES MATIERES.

---

|                               | pag. |
|-------------------------------|------|
| Les rats . . . . .            | 5    |
| L'épreuve . . . . .           | 14   |
| L'humilité . . . . .          | 20   |
| Le parfait capucin . . . . .  | 42   |
| L'alarme . . . . .            | 54   |
| Le bon fils . . . . .         | 61   |
| Le voleur découvert . . . . . | 72   |
| La peur . . . . .             | 81   |
| Les revenans . . . . .        | 88   |
| Le conteur . . . . .          | 107  |
| Les trois questions . . . . . | 109  |
| La barque enlevée . . . . .   | 115  |
| Le corps mort . . . . .       | 117  |
| Le boucher . . . . .          | 123  |

---

# CONTES

## JOYEUX ET BOUFFONS,

TRADUITS ET IMITÉS DE L'ITALIEN,

PAR

CH. L. BOREL,

Maître de langues, à Neuchâtel.

---

TOME SECOND.

---

NEUCHÂTEL,

IMPRIMERIE DE PETITPIERRE.

—  
1836.



N<sup>o</sup> 7058. 2. Vol.

Comp. 61. Tabl. 4. 25.



Bibliothèque publique  
de Neuchâtel.

N<sup>o</sup> 7058

**CONTES**

**JOYEUX ET BOUFFONS.**



# **CONTES**

## **JOYEUX ET BOUFFONS,**

**TRADUITS ET IMITÉS DE L'ITALIEN,**

**PAR**

**CH. L. BOREL,**

**Maître de langues , à Neuchâtel.**

---

**TOME SECOND.**

---

**NEUCHATEL,**

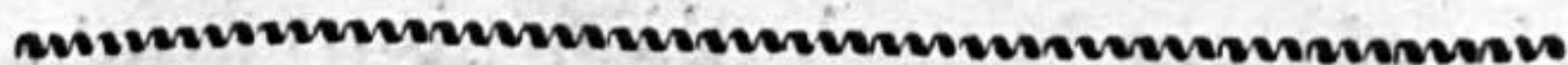
**IMPRIMERIE DE PETITPIERRE.**

—  
**1836.**



# CONTES

## JOYEUX ET BOUFFONS.



### SENTENCE D'UN JUGE.

Un bourgeois de Bari, allant en pèlerinage, laissa 300 besans à un de ses amis sous les conditions suivantes : Si je ne reviens point, cet argent sera donné pour le repos de mon âme ; si je reviens, tu me rendras ce que tu voudras, et garderas le reste. Le pèlerin ayant heureusement terminé son voyage, vint trouver son ami et lui redemanda son argent. Le dépositaire lui dit : Tu sais nos conditions ; c'est pourquoi je ne te remets que 10 besans,



et je garde les 290 autres pour moi.  
— « Comment, dit le pèlerin, tu  
veux m'enlever ce qui m'appar-  
tient! » — « Je ne t'enlève rien; je m'en  
tiens aux conditions et ne te fais  
aucun tort ! » La cause portée en  
justice, on en remit le jugement  
à l'esclave de Bari, second Esope,  
qui prononça la sentence suivante:  
Après avoir ouï les parties, j'arrête  
que celui qui veut retenir les 290 be-  
sans doit les rendre, et n'en garder  
que 10; et cela à teneur des condi-  
tions qui portent : Tu me rendras ce  
que tu voudras, et garderas le reste.

## LES DEUX AVEUGLES.

Rien de plus redoutable qu'un  
railleur; mais aussi rien de plus  
odieux qu'un tel personnage. Com-  
bien de méchants esprits ne crai-  
gnent pas de prendre les autres  
pour plastrons de leurs plaisan-  
teries! Ces gens portés au persifflage  
feraient bien mieux d'avoir l'œil  
sur leurs propres défauts, et de  
ne point se livrer à une disposition  
qui peut leur devenir funeste et  
leur attirer tôt ou tard une correc-  
tion analogue à celle que reçut  
le héros de l'historiette suivante.

Fazio était un homme qui aimait



à rire, et auquel les autres servaient de jouet. Passant un jour près de l'église de St. Bartholomé à Venise, il apperçut deux aveugles déguenillés, qui demandaient l'aumône, en entremêlant leurs prières de malédictions lorsque plusieurs personnes passaient sans rien leur donner. Fazio résolut de s'en amuser. Il se couvrit de vêtements rapiécés et en lambeaux, et contrefaisant l'aveugle, il vint se placer au milieu d'eux. Là il se mit à implorer la charité des passans, mais sans tendre la main. A chaque instant il remerciait avec la plus grande humilité, comme si tout le monde lui eût donné, quoiqu'il ne reçût pas une obole; ce dont les deux

aveugles étaient indignés. » Qui est-ce qui t'a dit de venir te placer ici, lui disait l'un, et nous enlever par les balivernes que tu dérites aux gens, le peu de bien que nous font les âmes pieuses? » Ne faites point attention à ce fourbe, s'écriait l'autre; on ne sait d'où il vient. Secourez-nous plutôt, nous autres pauvres malheureux. »

Pendant deux jours Fazio continua à les berner. Le troisième ils se félicitaient d'en être débarrassés, quand il revint, ne contrefaisant plus l'aveugle, mais se donnant pour le domestique d'un grand seigneur, il leur dit en se tournant tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre : « Mon maître devant s'absenter,



vous envoie ce ducat, afin que vous priiez Dieu pour lui pendant son voyage. » Tous deux bien persuadés que son camarade avait reçu la pièce, le remercièrent chaudement, en l'assurant qu'ils n'oublieraient point son maître dans leurs oraisons. Quand il fut parti, l'un dit : « Puisque la Providence nous dédommage du tort que nous a fait cet assassin les deux jours passés, je suis d'avis que nous allions à l'instant à l'auberge du singe pour un peu nous y régaler. — Volontiers, dit l'autre. » — Fazio, qui les avait entendus, les suivit. Arrivés à l'auberge : « Apportez-nous un bon souper, crièrent-ils à l'aubergiste, et de bon vin, du meilleur. » Puis ils se

mettent à faire sauter les bouchons ; une bouteille n'attend pas l'autre, le temps passe, arrive minuit. L'aubergiste croyant qu'il était temps de renvoyer son monde, avertit nos deux convives qui lui demandent son compte. « Vous devez sept francs, cinq sous, répond l'hôtelier. — Bien, dit l'un à son camarade. Donne-lui le ducat et fais encore apporter une bouteille. — Quoi ! dit l'autre, c'est toi qui l'as, le ducat ; donne-le lui donc toi. — Comment, coquin, c'est moi qui l'ai ! — Oui, c'est toi, fripon. » Aussitôt les bâtons jouent, chacun fait place, une grêle de coups fond de tous côtés, casse les plats et les bouteilles. L'aubergiste s'arme d'un ba-



lai, et veut faire cesser le combat; mais rien ne résiste à nos valeureux champions, qui, en s'avancant, portent tout-à-coup, sans s'en douter, une si rude et si solide estocade au triste Fazio, tapidans un coin, qu'ils lui cassent deux dents, et le font tomber évanoui. On peut juger de l'hilarité de ses amis qu'il avait amenés pour être témoins de la plaisanterie, et qui s'égayèrent alors de bien bon cœur à ses dépens.

**LES NOMS.**

On sait que, parmi tous les peuples, les Espagnols sont ceux qui

ont le bonheur d'avoir le plus de noms. Or il existait un jour un pauvre Castillan, auquel la Providence n'avait donné pour toute fortune qu'un coursier maigre et décharné, qui rappelait à tous égards la haquenée de don Quichotte. — Le pauvre et digne homme arriva, un beau soir, dans un village de France, où il ne se trouvait qu'une seule auberge. Il était minuit passé, et il pleuvait de telle force, que notre pauvre hère était mouillé jusques aux os. Après qu'il eut frappé à la porte, l'aubergiste se leva, tout indigné d'être réveillé à une heure aussi indue. — « Qui est-là? » demanda-t-il. — « Don Sanchez Alfonso Francisco Do-



mingo Ramirez de Roxas y de Fuentes, » répondit le voyageur. — « Oh ! je ne puis loger tout ce monde, il ne me reste plus qu'un seul lit, » s'écria l'hôtelier en refermant bien vite sa fenêtre.

~~~~~  
**ORIGINE DES GUELPHES ET DES  
 GIBELINS.**

En Allemagne vivaient deux amis d'une naissance aussi distinguée que leur fortune était considérable; leurs demeures se touchaient. L'un se nommait Gibelin et l'autre Guelphe. Un jour qu'ils revenaient ensemble de la chasse, ils se disputèrent pour une chienne, et dès

lors leur liaison fut rompue. Leur inimitié s'accrut avec le temps, au point que les Seigneurs et Barons de l'Allemagne ayant épousé leur parti, il en résulta des guerres sanglantes. Gibelin voyant ses forces inférieures à celles de Guelphe, s'adressa à l'Empereur Frédéric 1<sup>er</sup>, Guelphe eut recours au pape Honorius II qui était alors brouillé avec l'empereur et qui écouta favorablement sa demande. D'où il s'ensuivit que le St. Siège fut guelphe et l'empire gibelin, et tout cela pour une chienne.

L'an 1215 ce fléau gagna l'Italie de la manière suivante : Guido Ormanni étant bailli de Florence, poste qui dans ce temps-là était des



plus honorables, un gentilhomme nommé Buondelmonte, homme riche et valeureux, avait demandé la main d'une demoiselle de la maison des Amidei. Un jour que Buondelmonte passait devant le palais Donati, une dame nommée Lapaccia l'aperçut et l'appelant, lui dit : « Monsieur, je suis fort étonnée que vous ayez fait tomber votre choix sur une femme qui est à peine digne de vous déchausser. Je croyais que vous auriez préféré ma fille, que je vous ferai voir. » Et l'ayant fait venir, Buondelmonte put remarquer qu'elle l'emportait en beauté sur toutes les femmes de Florence. Alors sans tenir compte de ses promesses, le jeune homme offrit

sa main à la fille de la Dame Lapaccia, et l'épousa quelques jours après. Les Amidei indignés à cette nouvelle, rassemblèrent leurs amis et leurs parens, pour se consulter sur le meilleur moyen de tirer vengeance de cet affront. Dans ce conseil de famille, celui-ci voulait qu'on s'en tint à quelques coups de cannes, celui-là proposait telle autre correction; mais Mosca Lamberti qui était présent, se levant, s'écria : « Chose faite à demi ne vaut rien ; » insinuant par-là qu'il fallait le tuer. On adopta cette dernière mesure. Et peu de temps après, un matin que Buondelmonte revenait de la maison Bardi, monté sur un che-



val blanc, et vêtu d'habillemens de la même couleur que sa monture, il fut à peine parvenu à l'entrée du vieux pont, en deçà de la statue de Mars qu'adoraient les Forentins quand ils étaient païens, et où se tient aujourd'hui le marché aux poissons, qu'une troupe de meurtriers apostés s'élança sur lui, et le perça de coups. Ce meurtre jeta dans Florence la consternation et le trouble. Dès lors la famille Buondelmonte fut en guerre ouverte avec celle des Amidei; la première se mit à la tête des Guelphes, la seconde tint pour les Gibelins, et toute la ville partagea leur animosité. Bientôt les princes et les peuples de l'Italie prirent fait

et cause pour l'une ou l'autre de ces deux familles. Les Guelphes tinrent pour le Pape, et les Gibelins pour l'empereur.



### LE SECOURS INESPÉRÉ.

Le marquis Hippophilo avait un très-beau cheval qu'il se plaisait à dresser lui-même, et auquel il en adjoignait un autre pour le former. Il l'avait accoutumé à aller au pas, à trotter et à prendre toute espèce d'allures, et il croyait que l'apprentissage de son coursier était terminé. Fier de posséder un aussi bel animal, il voulait que chacun pût l'admirer, et deux



fois par jour il lui faisait parcourir la ville en tous sens. A son approche, que n'indiquaient que trop ses cris et les claquemens de son fouet, chacun mettait la tête à la fenêtre; les marchands sortaient de leurs boutiques, et le marquis était enchanté de l'attention qu'on accordait à son équipage.

Un jour qu'il était tombé un peu de pluie, l'Automédon ne put se décider à attendre le retour du beau temps, ni que le soleil eût séché le pavé; mais attelant son palefroi, il s'élança avec grâce sur le siège du cabriolet, fit marcher son cheval sur tous les tons, et bientôt toute la ville put savoir que Roland passait avec Veillantín. —

Tout-à-coup le cheval prend le galop; la rue était en pente, large, raboteuse, et humectée par la pluie qui tombait. Le malheureux poulain en voulant la tourner, glisse, et trébuche de telle sorte, que ses jambes vont donner dans le timon, les rênes et tout l'attirail, et s'y embarrasse de manière qu'on aurait dit le nœud gordien. Le marquis, pâle et honteux, s'élance du char, court à la tête de la bête, la tire par la bride, et fouette, fouette cocher; mais il y perd son temps et sa peine: le pauvre animal souffle, écume et ne peut faire un seul mouvement pour se relever. Le peuple s'attroupe, l'un tire le char, l'autre la bête, un troi-



sième coupe les cordes, un quatrième pique et menace le coursier; chacun veut se donner pour un Euclide ou un Archimède; mais rien n'y fait hélas! et l'animal n'en est que plus tourmenté. — Pendant cette opération on entend crier : Attendez, attendez; et l'on voit accourir un homme, qui s'écrie en arrivant. « Otez-vous de là, ôtez-vous de là, soldats du Pape, qui vous mettez sept pour arracher une rave, et qui, sans votre sergent, ne faites que de l'eau claire. Place, place, voyons. »

Le marquis entendant parler avec une telle assurance, reprend courage et croit voir un ange protecteur. « Faites place, de grâce, »

s'écrie-t-il; « laissez-le faire, je vous prie. » Le nouveau venu s'approche, jette un coup d'œil sur le poulain; fronçant le sourcil, grossissant les lèvres, il examine tout avec minutie et d'un air sérieux et profondément réfléchi. Nos gens se promettent des merveilles, et le marquis, la bouche béante, les yeux hors de leur orbite, attend que son sauveur daigne parler. Enfin, ayant tout considéré, le personnage lève la tête d'un air imposant, et étendant la main vers le marquis, dit avec gravité : *Laissez reposer la bête*; puis il s'en alla. Tout le monde restait stupéfait et le regardait s'éloigner; ce qu'ils font encore, à cette heure; mais



un moment après, chacun éclata de rire. Quant au marquis, il ne bougeait pas de sa place; s'attendant à ce que son homme reviendrait lui donner quelque solution géométrique; mais il aurait bien attendu jusqu'à la fin du monde, car on le revit plus. Si le marquis l'eût connu, il n'y a pas de doute qu'il ne lui eût fait payer bien cher son impertinence. Enfin, pour débarrasser le cheval de ses entraves, on fut obligé de tout briser, et on traîna la bête à l'écurie aussi bien qu'on le put.

### LES PANTOUFLES.

Il y avait à Bagdad un riche marchand, célèbre par son avarice, et qui se nommait Abou-Casem Tambourifort. Il ne portait que des habits tout rapiécés. Son turban fait de toile grossière était si sale, qu'on n'en distinguait plus la couleur; mais de tous ses vêtemens rien n'était plus curieux ni plus remarquable que ses pantoufles. Les semelles en étaient armées de gros clous; les empeignes étaient chargées de plus de pièces que le vaisseau des Argonautes, et depuis dix ans les savetiers de Bagdad épuî-



dre un bain, ce qu'il n'avait pas fait depuis long-temps.

Pendant qu'il se déshabillait, un de ses amis, à ce qu'il croyait au moins, car les avarés en ont rarement, lui dit que ses pantoufles le rendaient la fable du public, et qu'il devrait bien en acheter d'autres. « Il y a long-temps que j'y pense, dit Casem; mais enfin elles ne sont pas si usées qu'on ne puisse les porter encore quelque temps. » En parlant ainsi, il quitta son ami et entra dans le bain. Le Cadi de Bagdad y était aussi venu dans le même dessein. Casem étant sorti avant lui, reprit ses habits, et voulut mettre ses pantoufles; mais il fut bien surpris d'en voir de neuves à

saient leur science pour rassembler ces pauvres restes brouillés entr'eux. Aussi étaient-elles devenues si lourdes, qu'elles avaient passé en proverbe; et quand on voulait désigner une chose fort pesante ou un grand bruit, on citait toujours les savates de Casem.

Un jour qu'il se trouvait sur le marché, on lui proposa l'achat d'une forte partie de verres. Il accepta, parce qu'il y avait beaucoup à gagner. Peu de jours après, il profita de la détresse d'un marchand de parfumeries pour en acheter de l'eau de rose à vil prix; mais au lieu de donner un dîner à ses confrères, comme c'était l'usage, il crut plus convenable d'aller pren-



la place où il avait laissé les siennes. Il crut que c'était un présent de l'ami qui lui avait parlé, et charmé de ne pas être obligé d'en acheter, il les mit, et se retira tout joyeux.

Quand le cadi voulut partir, ses esclaves cherchèrent en vain ses pantoufles. Ils n'en trouvèrent que de sales, qu'à leur pesanteur ils jugèrent être celles de Casem. On courut chez lui; on lui trouva aux pieds celles du Cadi, et sur le champ on l'arrêta. Il lui fallut alors délier les cordons de sa bourse pour sortir des griffes de la justice. Casem en colère jura de ne plus les porter, et les lança dans le Tigre qui coulait sous ses fenêtres. Quelques jours

après, des pêcheurs en tirant leurs filets avec bien de la peine, les amenèrent au-dessus de l'eau. Les clous dont elles étaient armées en avaient rompu toutes les mailles. Or pour se venger, une nuit que les pêcheurs virent les fenêtres du marchand ouvertes, ils les lancèrent dans sa chambre. Malheureusement pour l'avare, elles attrapèrent les bouteilles d'eau de rose, et tout fut perdu. Comment peindre la douleur de Casem à la vue de sa chambre remplie d'eau et de débris de verre? Il se mit à s'arracher la barbe, à maudire ses pantoufles, et pour qu'elles le laissassent enfin en repos, il les alla enfouir dans son jardin.



Un de ses voisins, qui lui en voulait depuis long-temps, l'ayant aperçu, courut le dénoncer de suite comme ayant trouvé un trésor. En vain l'avare traita-t-il de faux et de mensonges le rapport du voisin; le gouverneur ne le lâcha point qu'il n'eût déboursé une forte somme d'argent.

Désespéré et maudissant de tout son cœur ses savates, Casem s'en alla les jeter dans un aqueduc loin de la ville, pensant n'en plus entendre parler. Mais le diable, qui se plaisait à lui jouer de mauvais tours, les dirigea à l'embouchure de l'aqueduc, ce qui arrêta le cours de l'eau. Les directeurs des fontaines en courant remédier au mal,

trouvèrent les pantoufles qu'ils portèrent au gouverneur. Casem fut condamné à une forte amende; et comme on ne voulait pas retenir son bien, on lui remit fidèlement les précieuses pantoufles.

Cette fois Casem résolut de les brûler, et comme elles étaient remplies d'eau, il les exposa au soleil sur le toit de sa maison.

Mais la fortune ennemie n'était pas d'humeur à finir ses tribulations. Un chat ayant remarqué les pantoufles, s'élança dessus, en saisit une avec ses pattes, et en s'amusant avec elle, l'envoya dans la rue sur la tête d'une pauvre femme qui passait. Le coup fut rude, comme on pense; aussi la femme



fut-elle long-temps malade, et Casem se vit obligé de payer remèdes et médecins. Là-dessus l'avare résolut de couper court à ses infortunes, et portant ses dangereuses pantoufles au Cadi : « Monseigneur, lui dit-il, voilà la cause de tous mes malheurs. Ces maudites pantoufles m'ont ruiné; daignez, je vous prie, publier un édit par lequel on ne puisse plus m'attribuer le mal qu'elles causeront certainement encore. » Le Cadi le lui promit en riant, et Casem apprit ainsi à ses dépens combien il était dangereux de ne pas changer de chaussure au besoin.



### LE VIN DE L'AVARE.

Il y a quelque temps que demeurait à Pescantine, dans le Véronnais, un sieur Ciofo. Il élevait dans sa basse-cour des porcs, des oies, des poules et des canards, et avait mille ressources pour faire venir l'eau à son moulin. Propriétaire de bonnes vignes, il en retirait un vin généreux, mais dont ses meilleurs amis ne pouvaient connaître le goût qu'à beaux deniers comptans. Lui-même se serait fait un crime de toucher à la liqueur sacrée. Cette ladrerie déplaisait fort à toute la ville qui invoquait la grêle et tous les fléaux



sur sa vendange. Un soir que quelques amis se trouvaient réunis, l'un d'eux s'adressant à Maso, redoutable mystificateur. « Eh bien, que te semble de Ciofo ? lui dit-il. Son vin est-il bon ? » — « Ma foi, répondit Maso, je ne sais pas plus que vous quelle en est la qualité ; mais je me fais fort d'en boire demain pour plusieurs mois, et sans qu'il m'en coûte une obole. » — « Tu n'es pas homme, si tu ne tiens parole, s'écria en chœur l'assemblée, et sache que si tu peux tirer quelque chose de ce fesse-Matthieu, un bon dîner t'est réservé. » « A l'œuvre on connaîtra l'ouvrier, répond Maso. »

Le lendemain il se rend chez Ciofo

qu'il salue. « Comment vont les affaires, Monsieur Ciofo ? — Mieux que jamais, maître Maso, et maintenant que les vins sont en hausse, j'espère bien me refaire de la perte que j'ai éprouvée l'an passé ; mais quel bon nouveau vous amène ? — On m'a chargé, répond Maso, d'acheter deux tonneaux de vin, et je suis venu pour goûter votre crû, et en savoir le prix. — Eh bien, si vous voulez, nous descendrons dans la grotte. » Dès qu'ils y furent, « tenez, voici du meilleur, » dit Ciofo, en en présentant à peine de quoi couvrir le fond du verre ; « c'est de celui qui inspirait Horace. » Maso, en voyant la taquinerie de Ciofo, fit un peu la grimace, mais ne vou-



lant point se trahir, et tenant à mener sa barque à bon port. « Qu'a-t-il donc ce vin ? s'écrie-t-il. Il est aigre. — Comment, aigre ? répond Ciofo ; c'est du nectar. — Je vous dis qu'il est aigre, répète Maso en rejetant sa salive — Allons donc, voulez vous rire » réplique Ciofo en en tirant encore deux doigts et en le goûtant. « Je le trouve des plus doux. — Je vous dis qu'il est aigre, et jamais vous ne le vendrez. Au reste le mal n'est pas des plus grands, et on peut facilement y remédier. Auriez-vous un perçoir ? — En voici un. » Maso le prend, fait un trou dans l'une des douves du fond, puis dit à Ciofo : « Mettez le doigt-là. — Que pensez-vous

faire ? s'écrie Ciofo. Voudriez-vous répandre mon vin par la grotte ? — Nullement. Mettez seulement le doigt là, et appuyez bien. » Il reprend le perçoir et fait un trou dans la douve opposée. « Maintenant, mettez l'autre main ici, et tenez-vous tranquille. » Cette opération terminée, et Sire Ciofo, les bras en croix, et dans l'attente de l'événement, Maso tourne le robinet, et remplit un verre. « A votre santé, Monsieur Ciofo. — Que faites-vous ? Laissez mon vin. — Attendez, je veux voir s'il ne s'adoucit pas. En effet cela commence. Voyons un second verre. — Que veux-tu voir, scélérat, brigand ? Laisse ce vin. » Et en disant cela,



Ciofo frappait des pieds, hurlait, écumait; mais il n'osait quitter ses entraves. Pendant ce temps Maso continuait de boire et s'en donnait à cœur joie. Enfin il crut en avoir assez; mais par précaution il remplit une bouteille qui se trouvait près de là, et laissa le pauvre crucifié à la garde de ses deux trous. Enfin les cris de Ciofo attirèrent sa femme et sa servante qui réussirent à le dégager.

**LES DEUX BOSSES.**

Un homme qui était parti de chez lui chargé d'une lourde bosse entra un beau matin dans son village

sans aucune trace de cette difformité. Un de ses confrères, son voisin, l'ayant aperçu, fut surpris de le voir débarrassé d'un fardeau qui ne laissait pas pour lui que de lui paraître quelque peu incommode. «D'où vient ce changement? lui cria-t-il. Quel médecin as-tu rencontré? Et dans quel pays fait-on d'aussi belles cures?» Le bon bossu, qui ne l'était plus, lui conta alors qu'une nuit il s'était égaré dans ses voyages, et était arrivé auprès du noyer de Bénévent. Autour de cet arbre dansaient une foule de lutins et de sorcières, qui l'ayant découvert derrière un buisson où il se tenait caché, lui avaient fait signe d'approcher, et l'avaient



invité au bal. Il y figura avec tant de grâce que l'assemblée en chœur le couvrit d'applaudissemens. Tout ce qui déplut un peu, ce fut cette proéminence dorsale qu'ils résolurent de corriger. Ils envoyèrent un diabolotin chercher une scie de beurre avec laquelle on amputa la bosse en un clin-d'œil. L'autre bossu, à l'ouïe de ce prodige, ne dit mot; mais le lendemain, dès le point du jour, il était en route. Après de longues recherches, il parvint enfin une belle nuit au noyer désiré. Toute la troupe ténébreuse se trouvait rassemblée, et exécutait au son de la cornemuse et du tambourin le fandango, la valse et le menuet. Une sorcière

aperçut notre homme qui brûlait d'envie de prendre part au divertissement. Elle l'engagea à exécuter un boléro avec la noble compagnie; mais notre lourdaud s'y prit de telle manière qu'il révolta toute la gent satanique. Il fit un entrechat qui faillit renverser le président. Indignés, tous crièrent haro sur le pauvre diable, et déclarèrent qu'il fallait tirer vengeance d'une pareille étourderie.

La bosse seule sembla capable  
D'expier un pareil forfait.

Ils prirent la bosse du premier qu'ils avaient guéri, et avec de la poix d'enfer la lui soudèrent sur la poitrine, de manière à la rendre une et indivisible avec son corps;



puis l'enlevant en l'air ils le transportèrent dans son village où, à sa grande confusion, il se retrouva le lendemain, bossu par devant, bossu par derrière. Il en arrive souvent autant à certains hypocondriaques, qui voulant à tout prix se délivrer d'un léger mal, avalent à pleine gorge les poisons que leur prescrivent d'adroits charlatans, et d'un mal en font deux, si ce n'est trois, plus affreux que le premier, et qui les envoient bientôt à Patras, séjour obscur d'où l'on ne revient plus.

~~~~~

## LE MOIS D'AVRIL.

Il y a peu d'années que près de l'église de St-Vital demeurait un barbier surnommé Nason. Le premier jour d'Avril, le quinze et le dernier du même mois, c'est la coutume de ce pays-là d'envoyer le premier venu en quelque lieu sans aucun sujet ; ce que nous appelons faire courir, parce qu'en effet on fait courir les plus sots de l'endroit. Nason eut envie de mystifier Agnet, son garçon de boutique. Celui-ci sous un air d'ingénuité et d'innocence recelait une profonde malice, qu'il avait sans doute acquise



à l'école de son maître. Nason donc attendit le premier d'Avril, et l'ayant appelé lui remit un gros paquet, avec ordre de le porter à sa femme. — « J'y vais de suite, » dit Agnelet.

Chemin faisant et pensant à ce jour-là, ainsi qu'au poids de ce paquet, il se dit à lui-même : « Mais qu'y a-t-il donc là-dedans ? » Et s'éloignant un peu de la boutique, crainte de surprise, il se retira dans une mesure, défit le paquet, et trouva au milieu d'un tas de paperasses un énorme caillou. » Maudit perruquier ! dit-il, en le jetant, tu me la paieras. « Il se remet aussitôt en route, entre chez la femme du barbier, à laquelle il dit : « Ma-

dame, vous n'attendrez pas de tout le jour votre mari, parce qu'il est fort occupé. Il m'envoie chercher du pain, du fromage, et un franc pour boire. » La femme sans défiance lui remet le tout. Agnelet serre les provisions dans ses poches, et s'en retourne directement à l'atelier de son maître. Dès qu'il s'en approche, bouleversant ses traits, il se met à sanglotter et à hurler de telle sorte que tous les marchands, et entr'autres Nason, sortent de leurs boutiques. « Qu'y a-t-il ? s'écrie le perruquier. — Au secours ! s'écrie le garçon. Venez vite ; votre femme est tombée de l'escalier, et a, je crois, les deux jambes cassées. On vient de la met-



tre au lit. — Cours chercher un chirurgien, répond Nason, pendant que je vole à la maison. » Agnelet ne se le fait pas dire deux fois; mais le chirurgien pour lui était l'aubergiste du quartier voisin, chez lequel il voulait fêter St Avril en l'honneur de son maître.

En approchant de sa maison, Nason fut bien étonné de trouver sa chère moitié en parfaite santé sur le palier de l'escalier. « Comment, lui crie-t-il tout essoufflé; n'es-tu pas tombée? — Quoi! répond sa femme avec aigreur, reviens-tu encore à la charge. Et as-tu déjà bu les vingt sous que je t'ai envoyés? C'est donc ainsi que tu travailles? » Elle allait continuer

sur ce ton, quand son mari lui exposa tranquillement l'histoire de sa chute. La femme adoucie lui rapporta de son côté l'espièglerie du garçon, et ils résolurent ensemble de le chasser. Cependant après y avoir mieux réfléchi, Nason renonça à ce dessein, voyant bien qu'il avait eu tort le premier, et qu'Agnelet n'avait fait que le payer de la même monnaie.



### LE TABLEAU.

On ne peut trop se mettre en garde contre les ruses qu'emploient les fourbes pour tromper leurs semblables. Nous verrons dans cette



nouvelle, ainsi que dans la suivante, à quels moyens eurent recours des fripons pour s'approprier ce qui ne leur appartenait point.

Deux jeunes Vénitiens, après avoir tout dissipé au jeu et dans la bonne chère, se trouvèrent un beau matin sans avoir la moindre chose qu'ils pussent vendre ou engager pour vivre ce jour-là. En réfléchissant sur leur triste position : « Mais, dit Dominique, l'un des deux, à son camarade Janot; n'as-tu plus rien qui puisse au moins nous empêcher de mourir de faim aujourd'hui? — Ma foi, dit Janot, je n'ai pas ce qui me ferait mal à l'œil. Et toi, te trouves-tu au même niveau? — La place est vide, répond

Dominique, et ma chambre pourrait servir de salle de danse, sauf à enlever quelques tas de poussière, marchandise qui n'est point dans le commerce; et une nuée d'araignées qui ont tendu des pavillons sous lesquels le Grand Turc camperait à son aise. — Nous sommes donc ruinés, dit Janot; mais, diable, il est impossible que tout soit parti. Qui cherche, trouve. Furetons dans tous les coins et nous découvrirons bien quelque chose. » Etant montés au galetas, ils aperçurent un vieux tableau à moitié enseveli sous des débris de tuile, et garni d'une triple couche d'araignées. Après en avoir ôté la poussière, ils parvinrent à distin-



guer une Ste Vierge tenant son enfant dans les bras ; mais la peinture était si grossière qu'on n'en aurait pas tiré une obole, l'eût-on demandée par charité. En voyant ce chef-d'œuvre, le cœur leur manqua. Ils se regardèrent un instant d'un air consterné. Tout à coup Dominique s'écrie : « Rassure-toi. Il me vient une idée qui, si le diable ne s'en mêle, nous tirera d'affaire. Allons d'abord nettoyer cette planche. » Cela fait, ils se concertèrent sur la marche qu'ils devaient suivre. Dominique prend le tableau, se transporte chez un fameux antiquaire, qui avait son magasin sur la place de St Marc, et lui dit : « Voici un tableau que je vous prie de me ven-

dre. Vous en tirerez ce que vous pourrez. Je reviendrai dans huit jours pour en avoir des nouvelles. » Quoique le marchand n'eût pas de l'objet une idée des plus avantageuses, il ne refusa cependant pas de le garder.

Pendant ce temps Janot était allé trouver un ancien ami pour le prier de lui prêter un habillement fort riche et quatre sequins, promettant de rapporter le tout en moins de deux heures. L'ami, qui connaissait son homme, fit long-temps la sourde oreille, jusqu'à ce qu'enfin, moitié persuadé par les promesses de Janot, moitié harassé de son importunité, et voulant s'en débarrasser, il lui remit ce qu'il dé-



sirait. Janot avec le tout court chez lui, et bientôt paraît sur la place de St Marc avec tout l'air d'un grand Seigneur. Il se met à se promener de long en large, singeant les gentils-hommes de Florence qu'il avait appris à connaître. L'antiquaire se trouvait justement sur le seuil de sa porte, et pouvait juger de sa tournure distinguée. Après une courte promenade, Janot marche droit au marchand qu'il salue en toscan, et auquel il demande s'il n'a rien de beau à vendre. « Monseigneur, il y a ici mille choses qui pourront vous plaire, » répond l'antiquaire, en introduisant l'amateur dans sa boutique. — « Mais avez-vous des médailles,

des tableaux ou des livres de prix? Cela seul m'intéresse et j'en fais collection. » Alors le marchand étale toutes ses reliques, tire de ses armoires des livres rares, des tableaux de grands maîtres. Janot ne jetait qu'un coup-d'œil sur ce qu'on lui présentait; il semblait avoir le goût difficile. Tout-à-coup il aperçoit dans un coin le tableau de Dominique. D'abord il le considère de loin, puis s'en approche d'avantage, enfin comme enchanté de cette peinture, il prie l'antiquaire de lui donner une chaise pour mieux l'examiner. Il tire un lorgnon, la parcourt sur toutes ses faces, et ses exclamations ne tarissent point sur la perfection du des-



sin. Le revendeur, qui n'en faisait pas d'abord grand cas, se persuade qu'il est mauvais juge en peinture, et que c'est l'ouvrage de quelque grand maître. « C'est sans doute, se dit-il à lui-même, l'ouvrage du Titien, si ce n'est pas du Raphael. Heureusement que le propriétaire ne s'en doute point. »

Cependant le Florentin, après s'être rassasié de la vue de ce chef-d'œuvre, se lève et dit au marchand : Ce tableau est-il à vendre? — Mais oui, monseigneur. — J'aimerais l'avoir. Combien le faites-vous? — Vous savez mieux que moi, monseigneur, ce qu'il peut valoir. Je l'ai payé assez cher, et je ne pourrais le céder à moins de

40 sequins. — Il me semble que c'est trop, et je ne puis vous en offrir que 35. Si vous voulez, je le prends. » L'antiquaire, dont le cœur bondissait de joie, fit semblant de tenir bon quelques instans; mais enfin il se rendit, et le lâcha pour 35 sequins. Alors Janot tirant les quatre que l'ami lui avait prêtés. « Gardez-moi ce tableau, dit-il. Voilà quatre sequins d'avance. Dans une heure je viendrai le prendre, et vous remettrai le reste de la somme. » Cela dit, il sortit.

Le marchand se félicitait de son heureuse étoile, et n'étant point encore convaincu de la perfection du tableau, depuis un quart-d'heure il s'occupait à y trouver des beau-



tés, quand tout-à-coup entre Dominique, à qui Janot venait de faire sa leçon: « Mon tableau, s'écrie-t-il; donnez-le moi; mais de suite, à l'instant. Ah! le voilà. Sachez que c'est un bijou. » En disant cela, il cherchait à l'ôter des mains de l'antiquaire; mais celui-ci, qui voyait la fortune l'abandonner: « Doucement, lui dit-il, vous êtes bien pressé. Eh! si le tableau est aussi bon que vous le dites, et je veux le croire, je puis tout aussi bien vous l'acheter qu'un autre, pourvu du reste que vous soyez raisonnable. Tenez, je vous en offre 10 sequins. — Comment? dit Dominique, je suis sûr d'en tirer au moins 50. — Vous voulez rire. Il

n'y a que les tableaux des premiers maîtres qui aient cette valeur, et si je vous en offrais 15, je le paierais bien cher, sans espoir de grand bénéfice. D'ailleurs ne croyez pas tout ce qu'on vous débite à droite et à gauche, et ne comptez jamais que sur ce que vous tenez. » Mais Dominiquen'entendait point raison, et comme le temps s'écoulait, et que le marchand craignait que sur ces entrefaites le gentilhomme n'arrivât, vingt sequins furent offerts, acceptés et comptés. « J'y perds, dit Dominique en sortant, mais vous me dédommagerez une autre fois. »

Cependant l'antiquaire, charmé de son acquisition, et sûr de la vente, se place sur sa porte, en



réfléchissant avec plaisir à la bonne journée qu'il a faite. De temps en temps il tourne la tête d'un autre côté, s'attendant à voir paraître Monseigneur. Mais une heure, deux heures s'écoulent; le gentilhomme ne vient point. « Qu'est-ce à dire, se demande-t-il? » Le soir vient. « Mais aurait-il oublié ce tableau? Et ces quatre sequins? » Enfin la nuit arrive: point de Florentin. Le lendemain notre marchand attend encore, le gage en main; mais il eut beau attendre; on assure qu'il attend encore.

—ooo—

~~~~~

### LE SATIN DE LYON.

A Vérone vivait un escroc qui, après s'être dit que rien n'était plus agréable et plus commode que de vivre aux dépens d'autrui, s'était voué de bonne heure à l'infâme métier de voleur. Il avait toujours à sa disposition quelque moyen adroit pour réussir dans ses desseins. Un jour ayant été invité à un petit souper, où il n'aurait pas voulu manquer d'assister, il songea à se procurer de quoi payer son écot, sans dégarnir sa bourse. Il sortit, et passant devant le magasin d'un marchand-tailleur, il lui



vint tout d'un coup une idée lumineuse. Il entre sous prétexte d'acheter quelque chose, examine les diverses pièces d'étoffe, et distingue entr'autres deux beaux coupons de satin de Lyon. « Voilà, se dit-il, qui ferait mon affaire. » Puis s'adressant au marchand; « Monsieur, lui fait-il; je suis chargé d'acheter un habillement complet pour un de mes cousins qui vient d'être reçu prêtre, et j'ai pensé à m'adresser à vous. Auriez-vous tout ce qui est nécessaire à la toilette d'un homme d'église? — Rien ne me manque, répond le marchand, et vous serez satisfait tant de la beauté des étoffes que du bas prix auquel je vous les cèderai. » Et tirant d'une

armoire, aube, étole, chasuble, jusqu'au bonnet pointu, il étala le tout devant lui, en en faisant un prix raisonnable. L'escroc trouva tout à son gré, et au bout d'un instant ils tombèrent d'accord sur le prix. Mais avant de sortir ses écus, le fripon fait au marchand : « Cependant, avant de conclure, j'aimerais savoir si cet habillement ira à mon cousin, et pour cela je voudrais avoir quelqu'un de sa taille qui l'essayât. — Quelle taille a-t-il votre cousin? — Mais, à peu près la vôtre. — Eh bien, j'essaierai moi-même ces vêtements. — Si j'ose vous en prier. — A l'instant. » Aussitôt notre marchand endosse le tout, n'oublie aucune des parties



de la toilette. Dès qu'il est prêt à dire la messe, le fourbe se met à l'examiner de la tête aux pieds, le fait tourner tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, en s'applaudissant tout haut de s'être adressé à lui, et en l'assurant que son cousin serait charmé de son emplette. Enfin il ajoute qu'il aimerait juger de l'effet que produirait l'habillement vu par derrière. Dès que le tailleur a le dos tourné, l'acheteur saisissant l'occasion aux cheveux, gagne doucement la porte, serre les deux coupons de satin sous son bras, puis s'éloigne à grands pas.

Cependant le prêtre restait droit comme un sapin, attendant que l'autre énonçât son avis sur sa

tournure. Mais pendant ce temps l'acquéreur avait déjà mesuré bien du terrain. Ennuyé d'attendre il demande enfin à son homme : « Eh bien, que vous en semble ? » — Silence terrible! . . . Il se retourne un peu de côté, et n'apercevant personne, il ne sait d'abord que penser; mais soudain ses yeux se portent à la place qu'occupaient les deux coupons de satin, et ne les y retrouvent plus. Il soupçonne aussitôt quelque fourberie; mais n'osant sortir avec son accoutrement, il avance la tête hors de la porte, et aperçoit de loin l'ami qui s'en va. « Au voleur! au voleur! s'écrie-t-il; là-bas; le voilà; arrêtez-le. » Les voisins à ces cris se



montrent aux fenêtres; les marchands sortent de leurs magasins; mais ne voyant point celui que désignait le tailleur, (car il venait de tourner la rue), surpris de cet équipement de prêtre, ils s'imaginent ou que c'est une plaisanterie, ou que le marchand a perdu la tête. Cependant ce dernier se tuait de crier : « Arrêtez-le; il vient de m'enlever deux coupons de satin. » Mais chacun s'amusait à le regarder, sans songer à poursuivre le filou. Désespéré, le marchand s'élance de sa boutique, et se met aux trousses de l'escroc. Les gens cette fois ne doutèrent plus que ce n'en fût fait de sa raison. « Qu'a-t-il donc? se demandaient-

ils. Quelle lubie le tient? Arrêtez-le par pitié. » Des passans officieux et une foule de personnes qu'avaient rassemblées les cris du marchand, crurent lui rendre service en lui barrant le chemin, craignant en outre que sa folie ne lui fît faire du mal innocemment. Dès qu'il fut cerné, ses amis arrivèrent en criant : « Ramenez-le chez lui, et faites cesser ce scandale. » Les enfans qui sont toujours des premiers à courir au moindre bruit, hurlaient de leur côté : Au fou! au fou! et armaient déjà leurs mains de projectiles pour en accabler le prétendu aliéné. Cependant l'un le tenait par un bras, l'autre par sa robe; mais le tailleur criait



à tue-tête qu'on le lâchât, que le voleur s'enfuyait, et que ses deux coupons seraient perdus. Désespéré des vains efforts qu'il faisait pour se dégager, il écumait de rage, et cherchait à mordre les assistans. Pendant ce temps le bonnet pointu tomba par terre. Enfin arriva sa femme, qui en voyant son accoutrement, se prit à pleurer. « Viens, dit-elle, en s'emparant de son bras; viens à la maison, mon cher mari. » Un des confrères du marchand le prit d'un autre côté, et ils commencèrent à l'entraîner. Le tailleur voulait dire que cet homme... que les coupons...; mais ils ne le laissèrent point achever, et l'emmenèrent, suivis de tout le peuple qui éclatait de rire à ce spectacle.

Entrés dans la maison du marchand, ils fermèrent la porte pour arrêter la foule qui s'apprêtait à les suivre. Ils dépouillèrent ensuite le tailleur, et l'engagèrent à se calmer et à revenir à lui. Le marchand avait beau dire et jurer par tous les saints qu'on l'avait volé, qu'il n'était point fou, il ne put persuader personne. Pendant ce temps un Juif avait déjà acheté le satin, et le filou profitait de son larcin qui du reste ne lui porta point bonheur, comme il arrive toujours à ceux qui préfèrent le crime à la vertu. Deux ans après il se trouvait dans les mains des Grippe-Jésus avec Dominique et Janot, et tous les trois.

Dansaient en l'air un rigodon,  
Sans bruit de flûte ou de violon.



**LE MORT.**

Si jamais histoire put égayer le lecteur, c'est à mon gré la suivante. Qu'on me permette de la transcrire.

Le comte Hüesots avait coutume de séjourner l'automne dans une belle terre qu'il possédait à deux milles de Vérone. Il y rassemblait quelques gentilshommes de ses amis pour lui aider à passer la belle saison. Un de leurs amusemens favoris consistait à se jouer réciproquement quelque tour, ou à berner les bons villageois.

Un jour un des laboureurs de la

ferme dit adieu à ce monde, et le comte jugea cette circonstance propre à divertir ses hôtes. Parmi ses domestiques se trouvait une espèce de factotum, tenant lieu à la fois de marmiton, de jardinier et de palfrenier. C'était un homme replet, à la taille carrée, et d'un cœur si magnanime qu'une souris lui faisait dresser les cheveux. Il ne parlait que de fantômes et de revenans qu'il disait avoir vus, et récitait à chaque instant son chapelet pour se préserver de l'influence des mauvais esprits. Avec tout cela, faisant le Rodomont, il se donnait pour plus brave qu'Achille, et citait de lui des prouesses dignes des chevaliers de la table



ronde. Le comte qui voulait s'en amuser, le fit venir et lui dit : « Marc, j'aurais besoin de toi. Un de mes laboureurs, comme tu sais, vient de mourir, et je n'ai personne pour le veiller. Je voudrais te charger de passer la nuit auprès de lui. Tu n'as pas peur des morts. » — « Pas plus que des vivans, monseigneur. » — « C'est ce que je savais, et c'est pourquoi je me suis adressé à toi. Ainsi donc ce soir tu iras le veiller jusqu'à demain matin. » — « Oui, monseigneur. »

Lorsqu'il fut sortit, le comte, dont le plan était tout dressé, appela un de ses valets de chambre, en qui il avait pleine confiance, et

qui se nommait Laguèpe. C'était un de ces malins esprits qui servent aux autres à faire jouer leurs batteries. « Ecoute, dit le comte, tu sais que Marc doit aller ce soir veiller mon laboureur. Or je voudrais que tu fisses transporter le mort ailleurs, et que tu prisses sa place dans la bière, afin d'éprouver le courage du héros; et quand tu croiras à propos de le faire, tu sortiras du cercueil afin de juger de son intrépidité. »

Laguèpe trouva cette idée excellente, et après avoir tout disposé pour le succès de la farce, il se rendit de bonne heure dans la maison du trépassé, et ordonna de la part de son maître de trans-



porter le corps dans une autre chambre. Après avoir couvert la bière d'un drap noir, et avoir allumé une lampe de nuit, il songea à faire une toilette de mort. Il mit une paire de bas blancs, un bonnet noir de ceux que portent les Frères de la mort, et dont il tira le capuchon sur son visage; il se couvrit la figure de farine; puis s'étendit dans le cercueil, en croisant les bras sur sa poitrine sur laquelle reposait un rosaire. Dans cet état il attendit l'arrivée de Marc. Un instant après celui-ci entra dans la maison. On avait placé à l'entrée de l'appartement un homme au courant de l'affaire, qui, à la vue du veilleur, affecta un

air triste, et l'introduisit dans la chambre du défunt. Marc en entrant jeta d'abord les yeux sur la bière, et quoique cette figure blanche lui causât une certaine émotion, il se rassura cependant assez vite, et prenant une chaise, s'assit assez près du cercueil. Au bout de deux heures se voyant seul, avec une faible lumière, il sentit sa peur quelque peu se renouveler, et avait grande envie de s'en retourner; mais se tançant lui-même : « Qu'as-tu donc, se disait-il? Redouterais-tu ce mort? et craindrais-tu qu'il ne te mangeât. Prends courage poltron. » Et là-dessus pour rappeler ses esprits, il saisit une bouteille de Champagne qu'il



avait en poche, et fit de copieuses libations. Avec ce courage factice il se rassit et essaya des vapeurs de Morphée, et en effet ce dieu bien-faisant ne tarda pas à se glisser dans tous ses membres. Cependant La-guèpe s'ennuyait dans sa caisse, mais ne jugeant pas encore le moment convenable pour entrer en scène, il se tournait tantôt sur un flanc, tantôt sur l'autre; reprenant bien vite sa première position, dans la crainte d'éveiller le chevalier sans peur.

Pendant ce temps le Comte, pour ne rien laisser d'imparfait à l'histoire, avait envoyé chercher son fermier « Tu sais, lui avait-il dit, que j'ai envoyé Marc veiller

mon laboureur. Je voudrais lui faire une niche. C'est pourquoi j'aimerais que tu te travestisses de manière à ressembler à quelque diable, et que vers minuit tu montasses au galetas par cette fausse porte que tu connais, et que de là tu descendisses dans la chambre où est Marc. Alors tu ferais semblant de vouloir emporter le mort, afin d'effrayer un peu le personnage, si du reste c'est possible ! Le fermier dit : Monseigneur, je suis à vos ordres; et si Marc manque de courage, qu'il en fasse provision »

Aussitôt on mit à sa disposition des vêtemens qui avaient servi à une mascarade dans le carnaval de l'année passée, et il se déguisa en



lutin. Son pantalon était de peau de chèvre ; et il avait une queue d'âne ; ses pieds étaient armés de grandes griffes de faucon ; une peau jaune , livide et tachetée de sang couvrait sa poitrine. Son visage disparaissait sous un masque horrible , ayant deux yeux rouges comme le feu , et une vaste bouche d'où sortait une langue de treize pouces. Puis de son front s'avançaient deux cornes de bouc , et ses cheveux étaient couverts d'une multitude de serpens qui formaient mille replis autour de son cou et de ses cornes , et retombaient sur ses épaules. D'une main il tenait une fourche , et de l'autre une torche de résine allumée , d'où jaillis-

saient de temps à autre des fusées et des étoiles. Enfin son accoutrement était complété par une lourde chaîne qui ceignait ses reins et traînait jusqu'à terre. Ainsi paré , le fermier se mit à descendre. Le Comte et ses amis étaient aux aguets pour étudier le résultat de cette fantasmagorie.

Cependant Satan descendait l'escalier , et la chaîne en sautillant sur les degrés produisait un bruit terrible , augmenté encore par le silence de la nuit. Marc , après un bon somme , venait de rouvrir les yeux et s'occupait à bâiller et à alonger les bras , quand quelque chose d'étrange vient frapper son tympan. D'abord il n'y prend pas garde ;



mais entendant que cela approche, ses nerfs éprouvent une forte crise. Laguèpe qui était encore de ce monde, n'entendait que trop, et ne sachant ce que c'était, dans le doute voulait se lever; mais crainte de gâter l'affaire, il restait coi, se contentant d'ouvrir un peu les yeux. Quant à Marc il était tout oreilles, et Laguèpe l'apercevait, la tête tournée du côté de la porte qu'il ne perdait pas de vue. Cependant le bruit redoublant, Marc saisi d'effroi se disposait à évacuer la place quand tout à coup la porte s'ouvre avec fracas, et Satan avec une voix cadavéreuse, entre majestueusement en agitant sa torche, d'où partit aussitôt une étoile

qui éclaira la chambre comme un éclair. A cette horrible apparition Marc perd la tête et tournant les talons se met à fuir à toutes jambes en criant au secours. Tout en courant il bronche sur le mort placé en travers de l'appartement et lui fait pousser un cri terrible. Cependant le trépassé oubliant sa douleur et n'écoutant que la peur qu'il avait non moins que Marc, il s'élance de son tombeau, et commence aussi à courir, sans savoir où aller. A la vue de cette résurrection Marc tombe presque en syncope. De son côté le diable qui avait entendu les cris du mort, le voyant se lever, se met à trembler comme la feuille, et veut re-



brousser chemin. Mais le comte avait tout prévu ; la porte se trouvait condamnée de manière à laisser nos trois personnages se divertir quelques secondes. Le diable donc ne pouvant ouvrir la porte , et voyant le mort courir contre lui, s'enfuit du côté de Marc, qui pris entre deux feux ne savait plus où se sauver, et continuait de hurler au secours, de même que Laguèpe et Satan. Pendant cette équipée le diable perdit sa queue et l'une de ses cornes. Marc manqua d'être grillé par la torche de Satan. On aurait cru qu'ils couraient la bague, à les voir revenir à tour de rôle vers cette fatale porte qui ne pouvait s'ouvrir. Enfin le comte

après avoir assez ri avec ses amis, crut qu'il était temps de terminer le bal, et paraissant tout-à-coup : « Halte-là , » s'écria-t-il , » lâches poltrons que vous êtes. Finissez ce vacarme, et sortez d'ici. « A la voix de leur maître , ils reprirent haleine, et revinrent un peu de leur étourdissement. Le comte leur donna à boire et les fit débarbouiller. Alors ils se reconnurent; mais sans la présence de leur maître, ils auraient commencé une scène de tout autre genre, honteux qu'ils étaient d'avoir fait preuve d'une pareille couardise devant un si grand nombre de témoins.

—...—



**LE SECRET.**

C'était la coutume à Rome d'admettre les jeunes gens dans les assemblées du Sénat, afin qu'ils apprissent de bonne heure à connaître la marche des affaires publiques. Le jeune Papirius fréquentait aussi cette école. Un jour on discuta un sujet d'une grande importance et dont la décision fut remise au lendemain, avec injonction à tous de garder scrupuleusement le secret. Il paraît que le bruit s'était répandu par la ville qu'il s'agissait d'une affaire des plus graves, vu que Papirius ne fut pas plus tôt de

retour à la maison, que sa mère le questionna sur ce qui s'était passé au palais. L'enfant lui représenta que c'était un secret qu'il ne pouvait révéler sans crime ; mais cela ne servait qu'à exciter la curiosité de la femme. Elle se mit à le flatter, à le caresser et à lui faire mille promesses pour l'engager à parler. Enfin Papirius, ennuyé et harassé de ses importunités, eut l'idée de recourir à la ruse pour ne point trahir son devoir. « Puisque vous le voulez absolument savoir, dit-il, je vous le découvrirai ; mais promettez-moi de vous taire, autrement vous m'exposeriez à être sévèrement puni. » La mère promit, mais bien décidée à ne pas tenir



parole. « Sachez donc, lui dit son fils, qu'on a agité la question de savoir s'il valait mieux pour l'Etat qu'un homme eût deux femmes, ou une femme deux maris. Les avis ont été partagés, et on a trouvé bon de ne décider la chose que demain. » La femme frémit en entendant qu'on s'occupait d'un thème où le sexe jouait un si grand rôle, et qui pouvait contribuer si essentiellement à son bonheur ou à son malheur. Elle sortit de suite et souleva tout le voisinage par le récit de cette histoire, qui se répandit aussitôt dans la ville avec la rapidité de l'éclair. Le lendemain le soleil venait à peine de se montrer dans l'orient, que les portes

du Sénat se trouvèrent assiégées de plusieurs milliers de femmes. On ne saurait décrire le vacarme qu'elles faisaient. Les Sénateurs ne pouvaient se rendre compte de ce rassemblement qui avait tout l'air d'une sédition. De tous côtés on entendait crier : *Deux maris à une femme ! deux maris à une femme.* Le jeune Papirius, qui seul avait la clef de l'énigme, expliqua aux sénateurs la cause de cet attroupement. Ce fut dès lors que parut un décret par lequel les jeunes gens n'avaient plus le droit d'assister aux délibérations du Sénat, à la réserve de Papirius qui avait fait preuve de discrétion.

En louant ce jeune homme, on



ne peut s'empêcher en même temps de le blâmer d'avoir eu recours à un mensonge pour se tirer d'embarras avec sa mère. C'est un défaut dans lequel tombe souvent la jeunesse, et contre lequel elle ne peut trop se mettre en garde, si elle ne veut pas le conserver dans un âge plus avancé.

---

### AVENTURE

#### DE DEUX MÉDECINS.

Il y avait à Fiésole un de ces médecins comme il y en a beaucoup, homme nageant dans l'opulence, mais successeur indigne d'Hippocrate. Il avait été appelé à soigner

l'un des premiers sénateurs de la ville, de concert avec un jeune lauréat que venait de couronner l'université de Pise. Celui-ci formait avec son collègue le contraste le plus parfait, et son peu de fortune l'avait fait généralement baptiser sous le nom du *pauvre docteur*. — Or, comme ils visitaient tous deux un jour l'illustre malade, le médecin aux écus, après avoir longuement tâté le pouls du patient et s'être placé dans l'attitude digne d'un homme qui réfléchit profondément, se frotta les mains d'un air d'importance, et après s'être gratté la tête, prononça gravement qu'il était travaillé d'une fièvre violente et même mortelle. — Pen-



dant ce temps-là son jeune collègue ayant regardé sous le lit, y aperçut des pelures de pommes encore fraîches; d'où il conclut tout naturellement que le sénateur avait mangé la veille de ce fruit, et peut-être outre mesure. Saisissant à son tour la main du malade, il lui dit d'un air assuré : Je vois clairement, Monsieur, qu'hier vous avez trop mangé de pommes, et soyez bien assuré que c'est là ce qui a augmenté la fièvre dont vous êtes agité : niez-le, Monsieur, si vous le pouvez. — Tout illustre qu'il était, notre malade ne put faire autre chose que confirmer ce qu'avancait l'habile docteur, et ce dernier lui ordonna sur le champ

quelque remède propre à le guérir de son indisposition; après quoi les deux médecins prirent congé du patient.

Comme ils s'en retournaient de compagnie, le vieux praticien qui pensait être un autre Galien, ou, qui mieux est, un nouvel Hippocrate, tant il regorgeait d'amour-propre et de présomption, sentit qu'il fallait mettre de côté tout fiel et tout esprit de jalousie, et en conséquence il supplia le jeune docteur de lui découvrir le moyen dont il s'était servi pour reconnaître que monsieur le sénateur avait mangé des pommes : car, lui disait-il, il lui était absolument impossible de croire qu'il eût pu



de lui-même le deviner. — Le jeune docteur, qui ne se laissait guères embarrasser, fût-ce même dans des cas graves, après avoir observé l'air capot et la mine refrognée de son collègue, lui répondit adroitement que c'était là un secret trop important pour le révéler sans espoir de récompense, vu que ce secret pouvait lui rapporter en même temps beaucoup de profit et d'honneur. — Je n'entends pas que vous me le communiquiez sans récompense, lui dit le docteur aux écus, et vous pouvez compter à l'avance sur cent écus que je vous remettrai. — Alors le jeune médecin l'ayant accompagné dans sa maison, lui dit d'un ton magis-

tral : Quand pour la première fois vous visiterez un malade, en entrant dans sa chambre regardez d'abord sous le lit. Si vous y apercevez quelques restes d'alimens, soyez persuadé que le malade en aura mangé. C'est là une judicieuse observation qu'a eu occasion de faire le fameux professeur de Pise, Maniglia, que vous connaissez bien. Je suis le seul auquel il l'ait communiquée. Du reste j'espère que ceci restera entre nous. — Cela va sans dire, répondit le vieux docteur en lui remettant les cent écus.

Dès le lendemain ce dernier ayant été appelé au chevet d'un malade, s'empessa de jeter les yeux sous



le lit et y aperçut un morceau de peau d'âne. Il tâta le pouls du patient, et ayant trouvé tous les symptômes d'une fièvre violente, il prit un air de circonstance, toussa deux ou trois fois, aspira une bonne prise de tabac, comme s'il eût eu à prononcer la sentence la plus admirable, puis enfin il s'écria : Il n'y a pas à rire, mon cher ami ; je vois fort bien qu'hier vous avez avalé un quartier d'âne, et que c'est cela qui vous cause une fièvre aussi dangereuse : veuillez me répondre . . . n'ai-je pas deviné ? — Le malade, tout stupéfait de cette étrange sortie, et ne pouvant, en dépit de son mal, s'empêcher d'éclater de rire, lui répondit d'un

ton goguenard : Certes, Monsieur, ne précipitez point trop votre jugement, car je vous assure que, depuis dix jours, non-seulement je n'ai pas mangé d'âne, mais encore je n'en ai pas vu d'autre que vous. — Cela dit, il se hâta de congédier le vrai sot et de faire appeler un docteur moins ignorant et plus sensé, qui eut le talent de ne pas lui débiter de pareilles balivernes.

---

### **SUPPLIQUE ADRESSÉE**

**AU COMITÉ D'ÉDUCATION.**

C'est à vous que j'ai recours aujourd'hui, généreux protecteurs de



la tendre enfance. Lorsque vous vous trouverez réunis en présence du père du peuple, daignez vous souvenir de mon malheureux sort et chercher à détruire le préjugé cruel dont, vous le savez, hélas ! j'ai été trop long-temps la triste victime.

Ma sœur et moi sommes nées jumelles ; à l'extérieur nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau ; mais un système d'éducation trop partial nous a rendues entièrement différentes l'une de l'autre. Malheureuse que je fus ! on regarda ma sœur comme une personne importante, et elle ne laissa échapper aucune occasion de s'arroger la préséance sur moi.

Seule elle fut formée, instruite et choyée, tandis que moi je grandis comme une pauvre paysanne. On lui apprit à écrire, à dessiner, à broder, à faire, en un mot, une foule de choses utiles et amusantes. Quant à moi, je fus traitée comme une servante indigne, tout me fut refusé, et si, par malheur, je me hasardais quelquefois à toucher une plume ou une aiguille, les injures et souvent même le fouet, étaient ma récompense.

Mais n'est-ce pas une injustice criante que de prodiguer toute sa tendresse à un seul de ses enfans, et de chercher à étouffer chez les autres les meilleures dispositions et les qualités naturelles ? N'est-il pas



souverainement injuste de tolérer entre frères et sœurs une supériorité de rang qui détruit toute confiance réciproque ? — Le hasard veut que, dans notre maison, nous soyons toutes deux obligées de nourrir et de pourvoir de tout nos autres frères et sœurs. Il est vrai qu'une bonne partie de ce soin-là retombe sur ma sœur jumelle, qui, comme je l'ai dit, est la mieux élevée : mais supposons qu'elle vînt à tomber malade, (comme cela n'arrive que trop souvent, quand les accès de goutte, les panaris ou tant d'autres infirmités s'en emparent,) alors ne risquerions-nous pas d'avoir en perspective la faim, la soif et la misère ? Car je serais

incapable par moi-même d'écrire quelques lignes, de rédiger la plus mince requête, et je me vois forcée de recourir à une main étrangère pour tracer les lignes que vous avez sous les yeux. Enfin ma sœur peut mourir, après avoir languï, et dans ce cas-là notre malheureuse famille se verrait privée de son précieux soutien. Veuillez donc, très-honorables Messieurs, je vous en conjure, recommander et même enjoindre à tous les parens d'avoir pour leurs enfans un amour impartial et de ne plus soigner l'un au détriment de l'autre.

*Note additionnelle.*

Celui qui a composé la requête ci-dessus a vu en Angleterre un



jeune homme qui écrivait couramment de l'une et de l'autre main, sans qu'on eût pour cela employé d'autre moyen que de le contraindre dans son enfance à copier tour-à-tour le même modèle de la main droite et de la gauche. — Lorsque Jouvenet eut le malheur d'avoir la main droite frappée de paralysie, il se mit à peindre de la gauche, et y réussit parfaitement. On a de lui un tableau historique derrière lequel on lit : *P. Jouvenet dextrâ paralyticus, sinistrâ pinxit*; c'est à dire : *P. Jouvenet paralysé de la main gauche, a peint ce tableau avec la gauche*. — Tous les musiciens savent combien la main gauche est flexible et docile. La

chose mérite donc bien d'exciter l'attention des instituteurs philosophes.

~~~~~

### CONTE CHEVALERESQUE ET FANTASTIQUE,

EXTRAIT DU BOJARDO.

La princesse Angélique possédait un anneau qui avait le don de rendre invisible la personne qui l'avait au doigt, et à la possession duquel était attaché le succès des armes du roi Agramant. Après avoir convoqué et ouï son conseil, ce prince ne goûta aucun des divers moyens qu'on lui proposa pour s'emparer de l'anneau en-



chanté. Aussi préféra-t-il avoir recours à son nain nommé Brunel dont il connaissait la ruse et l'adresse, et qui s'engagea à lui rapporter ce qu'il désirait. Le nain se mit donc en route pour Albraque. C'était une forteresse dans laquelle Angélique se trouvait alors assiégée et où l'on ne pouvait pénétrer que par un seul côté toujours gardé par de nombreux soldats. Placé sur un rocher à pic, le site n'offrait d'accès qu'aux seuls habitans des airs.

Arrivé au pied de cette citadelle, Brunel ne se laissa effrayer ni par la hauteur ni par l'escarpement du rocher. Il grimpait avec la souplesse du singe, il sautillait avec

la légèreté de l'oiseau, et on aurait pu le voir alors s'élancer sur les pointes du roc et escalader la montagne avec la facilité du mousse sur ses échelles de cordes. Bientôt le petit homme parvint au sommet auquel il s'attacha fortement. Mesurant alors la distance qu'il venait de franchir et se voyant perché sur le bord de l'abîme, il eut bien quelque peur, mais il dédaigna de faire le moindre vœu. Enfin, après un dernier effort, il se trouva sur la plate-forme. Puis il s'avança à pas comptés comme le renard qui guette sa proie. Le soleil était arrivé au milieu de sa course, et Angélique, assise au-dessus de la porte du fort, tenait les regards



fixés sur la plaine, suivant des yeux les coups que se portaient son ennemie Marphise et son allié Sacripant, que cette dernière avait défié au combat. Autour de la princesse se tenaient un grand nombre d'officiers attentifs à ce qui se passait à leurs pieds. — Malheur au roi, disait l'un, si le sabre de Marphise l'atteint. — Le roi se défend bien, disait un second, et montre qu'il est maître passé à manier l'épée. Durant cette conversation, Brunel apparut tout-à-coup : il ne voulait point que la nuit fût témoin de ses exploits, c'est au grand jour qu'il désirait prouver son adresse. Leste et rapide comme il l'était, Angélique avait eu peine à l'entre-

voir, et déjà son anneau lui était enlevé. Une fois maître du talisman, le nain reprit tranquillement le chemin par lequel il était venu. La malheureuse Angélique se désespérait : Arrêtez, arrêtez-le, s'écriait-elle. A ces accents plaintifs, toute la garnison fut bientôt sous les armes et l'on poursuivit l'escamoteur jusqu'au bord du précipice. Mais déjà maître Brunel se glissait le long des parois du rocher, qui semblait avoir pour lui des marches toutes taillées, à en juger par l'extrême assurance avec laquelle il descendait. On lui décocha une grêle de flèches, on l'accabla de pierres; notre homme avait tout prévu. Rejetant la tête



en arrière, son corps ne dépassait point les saillies du rocher, sur lesquelles venaient porter les coups des assaillans. Enfin il se trouva au bord de la rivière qui baignait le pied de la forteresse. Tout autre, à la vue d'une eau rapide et profonde, aurait été déconcerté; mais ce n'était là qu'un jeu pour Brunel qui, s'il allait aussi vite que la pensée, savait encore nager comme un poisson. Aussi s'élança-t-il hardiment dans le fleuve, et bientôt on ne vit plus que sa tête apparaître au-dessus des ondes. Les gens d'Albraque ne l'apercevant plus, pensèrent qu'il s'était noyé.

Cependant le nain, après avoir

atteint l'autre bord, se dirigea promptement du côté où la bataille était engagée. Les deux champions, harassés du combat, goûtaient alors un moment de repos. — Je consens à perdre mon nom, se dit Brunel à lui-même, si je pars d'ici les mains vides, comme un vrai sot que je serais. Si je ne les dépouille pas en entier, ces dignes guerriers, j'espère qu'ils m'en sauront quelque gré. Grâce à leur bravoure, ils auront à se féliciter de ma générosité.

Sacripant montait un beau coursier d'Arabie : Brunel s'approche, coupe une branche d'arbre, et s'élançant sur lui avec la promptitude de l'éclair, la passe sous la



selle de son cheval, et, sans savoir comment, le roi se trouve par terre tandis que le nain occupait déjà sa place. Marphise, témoin de cette espièglerie, se serrait les lèvres pour ne pas rire, et était si charmée de cet exploit, qu'elle ne songeait nullement à elle-même, quand au milieu de son étonnement, son épée lui échappa, et qu'elle vit l'adroit fripon l'emporter. — Ah! perfide, s'écria-t-elle, tu vas recevoir la punition que tu mérites. — Ce disant, elle pique des deux, pour arrêter son voleur; mais Brunel, s'envolant sur l'agile coursier de Sacripant, lui répondit : Une autre fois, belle dame, soyez mieux sur vos gardes.

Cependant Sacripant restait stupéfait, et ne pouvait encore comprendre comment il se trouvait assis sur le gazon. — Où est, disait-il, celui qui s'est ainsi joué de moi? Comment ne l'ai-je point aperçu? Certainement il doit y avoir eu de la magie; mais mon cheval me sera bientôt rendu, et l'anneau d'Angélique rompra bientôt cet enchantement. — Alors il retourne à la forteresse, dont il était l'un des défenseurs; mais quelle ne fut point sa surprise d'y trouver la princesse tout en pleurs! — Qu'avez-vous? lui dit-il. Angélique ne put lui répondre que par des sanglots. — Je suis perdue, répondit-elle; la cruelle Marphise m'au-



ra bientôt en son pouvoir, et quel supplice ne me réserve-t-elle pas ! Je ne puis plus espérer d'échapper à son courroux. Hélas ! comment ai-je donc perdu mon anneau ! Quel en est le ravisseur ? — Le pauvre roi ne savait rien de cette affaire, car il ne se trouvait point à la fête. Enfin on lui conta toute l'histoire, en ajoutant qu'après s'être emparé de la bague, le voleur avait disparu sous la rivière, où il avait péri. — Je voudrais bien que vous dissiez la vérité, répondit le roi, mais vous êtes dans l'erreur, et la preuve en est qu'il vient de me dérober à moi-même mon cheval. —

Pendant ce temps Marphise con-

tinuait à poursuivre le nain, mais avec peu de chance de le joindre ; le cheval qu'il montait rendait la chose impossible. Il se riait des menaces de son ennemie et la faisait tourner sur elle-même par mille détours.

Depuis près de six jours la guerrière était aux trousses du larron et ne pouvait plus contenir son dépit en le voyant sans cesse lui échapper en la raillant. Décidée à périr plutôt que de ne pas tirer vengeance du nain, elle voyait ce dernier retourner de temps en temps la tête, laissant lire sur sa physionomie combien peu il s'inquiétait de ce qui n'était que vaines menaces.



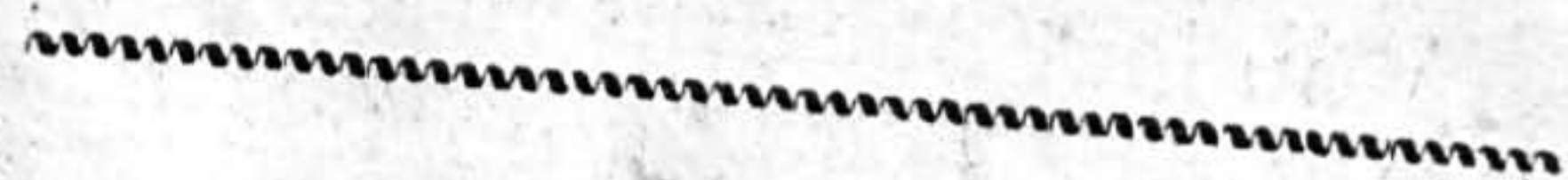
Pendant cette espèce de chasse, Roland se trouva par hasard sur le chemin de Brunel, qui eut bientôt aperçu l'admirable épée fabriquée par Phalérine dans le jardin enchanté, et qui était chargée de diamans, d'or et de perles. Le nain se serait cru déshonoré s'il l'eût laissée entre les mains du comte Roland. — Je reviens, s'écria-t-il, chercher le cor que tu sais bien. — A ces mots, ce dernier porta précipitamment la main sur son cor, qui lui était plus cher que la vie. Mais il eut beau vouloir le sauver : l'ayant lâché au moment où il sentit qu'on portait la main sur son épée, le cor disparut presque en même temps que

celle-ci. Le comte était encore tout étourdi de l'aventure, que Brunel était déjà bien loin ; une fois revenu à lui, il se joignit à Marphise pour poursuivre le ravisseur. Mais que peuvent deux pauvres piétons contre un homme monté sur un excellent cheval ? — Cependant une course si longue et si rapide affaiblissait extrêmement Marphise, qui d'ailleurs se voyait le plus souvent réduite à se nourrir d'herbages. Quant au fripon, il ne se contentait pas d'une nourriture si modeste. Quand il passait devant une hôtellerie, on le voyait s'élancer à la cuisine et en disparaître aussitôt, emportant volailles et gibier, et cela en dépit du bâton de l'hôte et de ses garçons.



Enfin Brunel arriva au bord de la mer, et il se hâta de s'embarquer sur un vaisseau qui mettait justement à la voile; puis en peu de temps il se trouva à Biserte, où venait d'entrer le roi Agramant. Aussitôt les courtisans coururent s'informer du résultat de son voyage : alors fléchissant le genou devant son maître : Sire, lui dit-il, j'ai rempli vos ordres; voici l'anneau enchanté; j'ai cru d'ailleurs ne point vous déplaire en vous apportant aussi l'épée et le cor de Roland, aussi bien que le sabre de Marphise; enfin, pour accélérer mon retour, j'ai profité du bon cheval de Sacripant, que je vous prie d'accepter. — Tu as

fait plus que ton devoir, s'écria Agramant transporté de joie; dès ce moment je te fais roi de Tintigane.



### LE BACHELIER D'ALCALA.

Le Bachelier d'Alcala était un prodige de science et d'érudition; il possédait toutes les langues mortes et vivantes, connaissait par cœur tous les écrivains, était habile dans toutes les sciences, en un mot en savait plus que tous les docteurs des universités d'Espagne et de Portugal; mais il ne s'entendait nullement en nécromancie, quoiqu'il n'eût rien épargné pour s'initier.



dans cette science ; ce qui le fâchait fort ; blessé qu'il était de voir un si beau fleuron manquer à sa couronne encyclopédique. Enfin il sut un beau jour que dans un faubourg de Tolède demeurait un très habile nécromancien, nommé don Torribio. Il en eut à peine connaissance qu'il fit seller sa mule, et partit pour Tolède. Descendu à la porte de la maisonnette du magicien : Homme distingué, dit-il en saluant don Torribio, tous les savans et hommes de lettres des Espagnes me font à la vérité l'honneur de m'appeler leur maître ; mais si je pouvais avoir le bonheur de pouvoir me dire votre disciple, je préférerais cet honneur à tout autre.

Ayez donc la bonté de m'initier dans les mystères de votre art et comptez sur une reconnaissance éternelle de ma part. » Don Torribio qui ne faisait pas grand cas de toutes ces cérémonies, répondit au bachelier en le priant de chercher ailleurs un maître, et en ajoutant qu'il était enfin las d'une science qui ne lui rapportait que de belles paroles et de vaines promesses, et qu'il ne voulait plus déshonorer les sciences occultes en en faisant part à tant d'ingrats. — « Comment des ingrats ! s'écria le bachelier. En auriez-vous trouvé ? Et voudriez-vous m'assimiler à des gens aussi méprisables ? » Et là-dessus étalant les trésors de sa



vaste érudition, il fit une enfilade de maximes et d'apophtegmes qu'il avait lus au sujet du mot reconnaissance, et parla avec tant de chaleur de cette belle vertu, que le magicien après quelque hésitation se laissa persuader et se déclara prêt à ne plus rien refuser à un homme aussi généreux. — Jacinthe ! cria-t-il à sa gouvernante, mets deux perdrix à la broche, j'espère que M. le Bachelier me fera l'honneur de dîner avec moi. Et le prenant par la main, il le conduisit dans son cabinet où, lui touchant le front, il murmura en paroles magiques : *Ortabolàn, Pistafrie, Onagriuf*; et sans autre préambule commença à lui expli-

quer les premières pages de son livre de magie. Le nouveau disciple ne remuait pas les paupières et soufflait à peine quand Jacinthe entra précipitamment dans le cabinet, suivie d'un petit homme portant des bottes fortes et crotté jusqu'à l'échine. C'était un valet de chambre de l'oncle du bachelier qui était conseiller aulique de Castille. Le messenger accourait à bride abattue lui annoncer que M. le Conseiller avait été frappé d'apoplexie et qu'on craignait beaucoup pour ses jours. Le bachelier s'emporta, et maudissant entre ses dents la maladie, le malade et le messenger, répondit, pour se débarrasser de cet importun, qu'il allait



partir de suite pour Madrid, et qu'il n'avait qu'à le précéder pour annoncer son arrivée. Quand le courrier fut parti, il continua sa leçon, comme s'il n'y avait eu au monde ni oncles ni apoplexies. Quelques jours après arriva la nouvelle que l'oncle était en repos, et que vu les services signalés du bachelier son neveu ainsi que les bons renseignemens qu'on lui avait donnés sur différentes commissions délicates dont il s'était acquitté avec succès, il avait obtenu du roi qu'il fût nommé Conseiller à sa place. Don Torribio, profitant de la circonstance, prit entre quatre yeux le nouveau Conseiller pour lui dire qu'il avait un fils nommé

Benjamin assez spirituel et éveillé, mais ennemi des sciences occultes et qu'il destinait aux emplois publics; ensorte qu'il suppliait M. le Conseiller de le prendre pour son secrétaire. « Hélas ! s'écria le Conseiller, à demi confus, vous pouvez bien croire que je ferai tout pour vous, mais ce que vous me demandez maintenant est impossible. Je suis engagé avec un de mes cousins, et je me brouillerais avec toute ma famille, si j'en prenais un autre. Mais vous, mon cher Don Torribio, ne m'accompagnez-vous pas à Madrid, je vous prie? Et voudriez-vous bien me quitter justement au moment que je puis vous être utile? Non, mon cher



ami, mon cher maître, j'espère que vous viendrez avec moi et ne laisserez point inachevée l'éducation de votre disciple. Je penserai à don Benjamin. Qu'est-ce qu'une place de gratte-papier? Il faut bien autre chose pour le fils d'un homme tel que vous. » Don Torribio confus de tant de bonté, part avec le Conseiller et le voilà son hôte à Madrid, caressé et respecté de tout le monde comme un homme de grande importance, pendant que le Conseiller ne cessait de lui dire qu'il roulait de vastes projets pour le bonheur de son Benjamin. Cependant la fortune continuant de favoriser le bachelier Conseiller, fit tant par le concours fortuit

d'étranges circonstances inutiles à rapporter, qu'en peu de temps il devint Ministre et Secrétaire d'Etat. Don Torribio jugea alors la circonstance favorable pour rappeler Benjamin à son Excellence, en ajoutant que la place de secrétaire d'un Ministre d'Etat était plus que suffisante pour remplir les désirs du père autant que du fils. Oh! que Son Excellence fut fâchée de ne pouvoir faire sur le moment ce que désirait son cher maître! Mais comment acquiescer à sa demande? Don Fernand de Lara, Connétable de Castille, favori du Roi, bienfaiteur de toute sa famille, celui qui avait fait nommer ministre son oncle, venait de lui demander



cette place pour un protégé, et il ne pouvait la lui refuser sans être taxé d'ingratitude. Le bon magicien eut la complaisance d'avaler encore cette pillule, se résignant à attendre une meilleure occasion qui ne tarda point à se présenter. Par un nouveau coup de la fortune le Ministre fut créé Vice-Roi du Mexique. Tout contribua à le faire nommer à ce poste; ses talens, la protection du Roi, et les circonstances critiques de cette partie du nouveau monde. — Cette fois le nouveau Vice-Roi n'attendit point que Don Torribio ouvrît la bouche, et l'appelant auprès de lui: «Mon cher maître «lui dit-il,» nous voici au comble de nos vœux; vous

allez m'accompagner au Mexique où vous continuerez vos leçons. J'y commanderai. Je pars avec un pouvoir illimité; quant à vous voyez dans les rôles de la chancellerie ce qui peut mieux vous convenir, ainsi qu'à don Benjamin, et soyez persuadé que rien ne vous sera refusé. Je ne prends pas maintenant votre fils avec moi pour des raisons importantes, mais vous pouvez être sûr qu'il n'y perdra point. » Quelques jours après, le vaisseau qui devait les transporter en Amérique, mit à la voile, et parvint heureusement à sa destination. Après les premiers jours donnés tant à l'installation qu'aux fêtes et aux audiences, don Tor-



ribio fit demander humblement au Vice-Roi une audience secrète, dans laquelle après avoir remercié Son Altesse de la bonté qu'elle lui avait témoignée jusqu'alors, il ajouta avec modestie que tant lui que son fils renonçaient de bon cœur à toute idée de charges et d'emplois et se contenteraient d'une modique pension pour le reste de leurs jours. « Don Torribio, répondit d'un air moitié sévère et moitié chagrin le Vice-Roi, qui avait à ses côtés un familier du St. Office, nous avons appris avec bien de la peine que sous prétexte de vous vouer aux sciences occultes, vous aviez des entrevues avec l'esprit des ténèbres et du mensonge. Aussi nous vous

exhortons à la pénitence, et vous ordonnons de sortir immédiatement des états de Sa Majesté le Roi notre maître, sous peine. . . . A ces mots don Torribio, sans se laisser effrayer et en interrompant le Vice-Roi, répéta ses trois paroles magiques, puis ouvrant la fenêtre: Jacinthe, cria-t-il, ne mets qu'une perdrix à la broche; M. le bachelier ne peut dîner avec moi. — Ce fut un coup de foudre pour le Vice-Roi imaginaire, qui réveillé de son sommeil magique, ne se trouva plus au Mexique, mais à Tolède, dans le cabinet de don Torribio. Il regarda la pendule, et vit qu'il ne s'était pas passé plus d'une heure depuis qu'il était des-



cendu de sa mule. En moins d'une heure il s'était cru nécromancien, conseiller, ministre, secrétaire d'état et vice-roi, et il trouvait qu'il n'était plus qu'un sot et un ingrat. Tout honteux il reprit le chemin d'Alcala, aussi ignorant en nécromancie qu'auparavant.

FIN.

**TABLE DES MATIERES.**

|                                          | pag. |
|------------------------------------------|------|
| Sentence d'un juge. . . . .              | 5    |
| Les deux aveugles. . . . .               | 7    |
| Les noms. . . . .                        | 12   |
| Origine des Guelphes, etc. . . . .       | 14   |
| Le secours inespéré. . . . .             | 19   |
| Les pantoufles. . . . .                  | 25   |
| Le vin de l'avare. . . . .               | 33   |
| Les deux bosses. . . . .                 | 38   |
| Le mois d'avril. . . . .                 | 43   |
| Le tableau. . . . .                      | 47   |
| Le satin de Lyon. . . . .                | 59   |
| Le mort. . . . .                         | 68   |
| Le secret. . . . .                       | 82   |
| Aventure de deux médecins. . . . .       | 86   |
| Supplique au comité d'éducation. . . . . | 93   |
| Conte chevaleresque, etc. . . . .        | 99   |
| Le bachelier d'Alcala. . . . .           | 113  |



